

Nº 243 - 8 Septembre 1938

1fr.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

Rev 712

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

regards

PARAIT LE JEUDI

Voici la France au travail



LES DOCKERS DE MARSEILLE

Reportage de CHIM

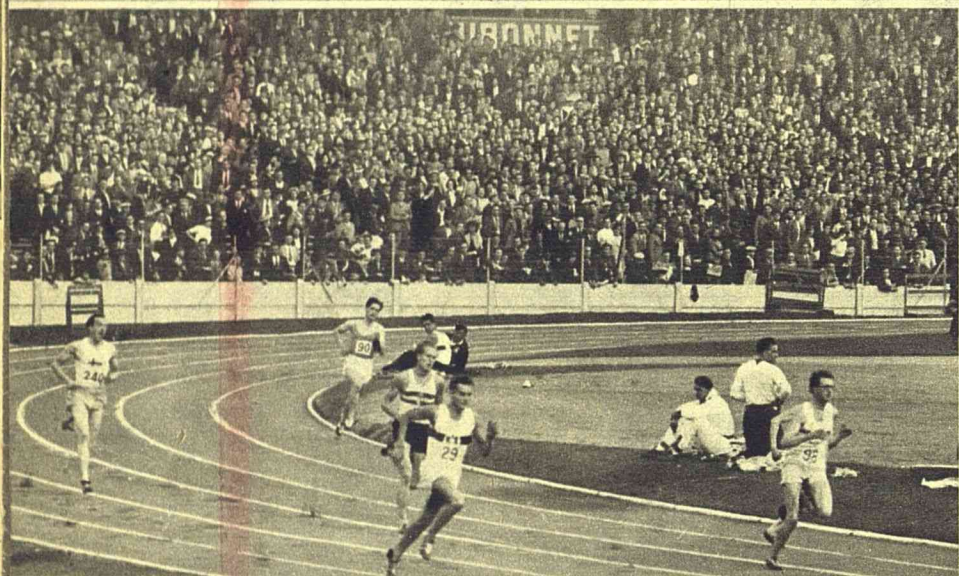
REGARDS SUIVIS



La manifestation de vendredi au Vel' d'Hiv' a réuni 50.000 personnes qui protestèrent contre les décrets Daladier et l'offensive générale que sous l'injonction des trusts le Gouvernement a déclenché contre les 40 heures. Comme au Vel' d'Hiver, dans tout le pays, les masses populaires, dans de puissantes manifestations, exprimèrent

leur volonté inébranlable de sauvegarder leurs droits. On compte 20.000 manifestants au Havre, 15.000 à Rouen, 15.000 à Amiens, 10.000 à Nantes, Saint-Etienne et Bourges, 6.000 à Nice, 5.000 à Boulogne-sur-Mer, 4.000 à Rive-de-Gier, 3.000 à Epinay, etc... On voit ci-dessus deux aspects du Vel' d'Hiv', tribune

et foule, ainsi que quelques orateurs qui ont pris la parole : à gauche, Jacques Duclos, secrétaire du parti communiste, parlant amicalement avec Dubois, et Allemand, députés socialistes d'Oran et de la Seine; à droite, Henri Raynaud, secrétaire général de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne.

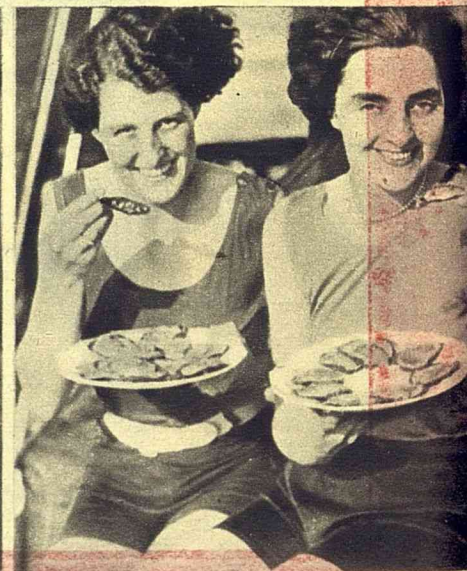


Les Championnats d'Europe d'Athlétisme se sont déroulés les 3, 4 et 5 septembre derniers, au Stade de Colombes. Les plus magnifiques athlètes européens étaient aux prises et se livrèrent une lutte éblouissante. Une telle manifestation aurait attiré, dans n'importe quel pays, une foule innombrable. Il n'en fut rien et nombre de places restèrent vides de spectateurs. C'est en cela que réside le mal dont

souffre l'athlétisme français : le public français — et pour cause — se désintéresse du plus beau, du plus pur, du plus noble des sports. Et les athlètes français — car il y a des athlètes en France, qui, bien dirigés, lutteraient à leurs égales avec les Finlandais, les Allemands ou les Anglais — les athlètes français n'ont aucune facilité pour s'entraîner, aucune aide qui leur permette de s'adonner plus intensément

à leur spécialité. Il y eut pourtant quelques éclairs » de nos athlètes : un Prudent Joye qui devient champion d'Europe du 400 mètres haies en 53" 1/10; un Ramadier, toujours jeune à 36 ans, qui franchit 4 mètres à la perche, finissant 3^e; un Lévêque, jeune étudiant de 20 ans, finissant 2^e aux 800 mètres dans le temps excellent de 1' 51" 8/10. La jeunesse de France a des muscles. Il

importe de le crier bien haut. Que l'on donne des stades à nos paysans et à nos ouvriers, le sport français sera régénéré. Sur nos photos nous voyons : à gauche : une série du 400 mètres que remportera l'Anglais BROWN (no 91) au centre : un saut à la perche du Finlandais REINIKKA; à droite : le Français PRUDENT JOYE franchit une haie dans la finale du 400 mètres haies.



Le Hollandais OSENDARP, dans un dénoué fantastique, résistait victorieusement à une attaque du Suédois STRANDBERG, franchit en vainqueur la ligne d'arrivée du 100 mètres. Quel est le sport, autre que l'athlétisme, qui permette d'assister à un pareil spectacle? Et dans cette fulgurante arrivée, nous pouvons trouver le vrai symbole du plus grand des sports. L'athlète, jeté seul sur la piste, qui doit dompter ses nerfs, tendre ses muscles et son intelligence, pour devenir maître de lui-même.

Les « bleus » sont partis. Par milliers, ils ont quitté la Gare de l'Est pour la ligne Maginot. Pendant deux ans, le clairon les réveillera, au petit matin. La perspective de cette longue séparation ne va pas sans chagrins.

Septembre! Le premier mois en « R » spectacle sympathique et familial des plats d'osier pleins d'huîtres, rangés aux coins des rues, nous est revenu après quatre mois d'absence. Comme ces deux jolies femmes, pourrons de nouveau déguster les huîtres fraîches, avec un bon verre de vin blanc.



Partout où les Japonais ont envahi la Chine, règne la terreur. En voici quelques tragi-ques exemples :
 Ci-dessus : Ces deux jeunes garçons chinois arrêtés par les Japonais dans les environs de Showkaïta, furent accusés sans aucune preuve d'avoir pris part à la guérilla. Les soldats japonais prirent plaisir à les effrayer et les insulter avant de les exécuter. On peut voir la terreur peinte sur les visages de ces enfants.

A gauche : L'exécution des soldats chinois faits prisonniers n'est pas pour les Japonais une satisfaction suffisante. Ils ont trouvé une façon plus cruelle de faire souffrir leurs victimes; c'est de les enchaîner au sol, un par un, et de leur faire attendre leur supplice. Savez-vous à quoi ils sont destinés? A servir de cibles aux jeunes recrues japonaises qui viennent y enfoncer leurs baïonnettes pour « se faire la main ». (Photos Keystone.)

Le congrès mondial de la Jeunesse, qui tenait ses assises cette année, à New-York, a terminé ses travaux le 25 août dernier. 500 délégués y représentaient 54 pays. Avec enthousiasme, ils firent le serment d'unir toutes leurs forces pour faire avancer l'unité internationale et la fraternité parmi les jeunes et pour sauvegarder la paix. Nous pouvons voir, ci-dessous :

A gauche : un groupe de délégués photographiés récemment à Paris, à leur retour de New-York; parmi eux, nous reconnaissons : Leroy, Lafargue, le délégué espagnol Carlos Alvarez, Figuières (Jeunesses agricoles), Bossan, député belge, lenot, secrétaire des Jeunesses Socialistes belges, et Leroy Wattiaux, des J.L.R.

A droite : La déléguée chinoise et la déléguée japonaise parlant fraternellement. Ne sont-elles pas l'émouvant symbole de toute la vraie jeunesse du monde qui ne demande qu'à s'aimer et à s'unir?



Que l'on donne
 nos ouvriers.
 Sur nos pho-
 série du 400 m
 BROWN (n° 9)
 che du Finland
 onçois PRUDE
 la finale du

ois en « R »
 familier des po-
 gés aux coins
 quatre mois
 unes femmes,
 ter les huitres
 erre de vin se

REMETTRE LA FRANCE AU TRAVAIL ?

Le Conseil des ministres vient de prendre une série de mesures qui portent un coup très grave à la semaine de 40 heures et mettent en péril l'ensemble des lois sociales.

Fait très inquiétant aussi l'article du décret qui accorde cent nouvelles heures supplémentaires aux industries ne travaillant pas pour la défense nationale est absolument illégal.

Cela les ministres intéressés le savent mais, depuis d'argent internationales et les oligarchies ont exigé des des mois déjà, ils donnaient des gages aux puissances mesures brutales contre la législation sociale qui a quelque peu réduit leurs privilèges.

Les nouveaux décrets, s'ils sont appliqués, aggraveront la situation des masses laborieuses sans améliorer la production, sans ranimer l'économie nationale car la solution est ailleurs.

A quoi bon, en effet, augmenter la durée légale du travail lorsqu'il y a, en France, 345.000 chômeurs inscrits et que l'immense majorité des usines ne tourne que 35 heures par semaine ? On aboutirait à ce résultat qu'une minorité d'ouvriers travaillerait davantage mais que des centaines de milliers de salariés seraient chassés de la production.

Non, « pour remettre la France au travail », il faut faire autre chose. Pratiquer une politique fiscale plus équitable, prendre des mesures contre les exportateurs de capitaux et mettre fin à l'anarchie, trop souvent volontaire, qui existe dans les grandes usines, même nationalisées.

Dans leur haine des lois sociales, les grands capitalistes ont tout fait pour les déconsidérer, allant jusqu'à freiner et saboter la production.

Les organisations ouvrières ont constitué un dossier impressionnant de faits semblables; il a été remis au Président du Conseil qui n'en a plus jamais parlé, qui n'a pris aucune sanction.

N'est-il pas typique ce fait cité à la dernière réunion de la délégation des gauches et qui a si fortement impressionné les députés ?

Aux usines Gnome et Rhône qui, par ailleurs, refusent des commandes et licencient du personnel, un faux poinçon avait été fabriqué pour faire passer des pièces rebutées. Un ouvrier, indigné de cet acte criminel, pouvant entraîner de terribles accidents (il s'agit de moteurs d'aviation), l'a dénoncé. Savez-vous ce qu'il en est résulté ? L'ouvrier a été licencié et les saboteurs peuvent impunément continuer leur néfaste besogne !

Dans toutes les usines et principalement dans la métallurgie, les ouvriers se plaignent de manquer d'outillage et de matières premières.

On répond : ce sont les quarante heures, à l'origine même de la fabrication, qui entraînent une insuffisance d'approvisionnement particulièrement en aluminium et acier spéciaux.

C'est ainsi que le manque de tôles a causé un retard de six mois dans la fabrication des bateaux de guerre.

Or les entreprises qui fournissent ces matières licencient du personnel et réduisent la durée hebdomadaire du travail. Dans le bassin sidérurgique de Longwy, les ouvriers qui ne font que 24 à 30 heures par semaine déclarent : « Prenez quelques mesures d'organisation, luttiez contre le sabotage et nous nous faisons fort, dans le cadre de la loi de 40 heures, de doubler très rapidement la production.

On manque, paraît-il, d'alumine, mais l'usine de Gardanne a réduit son personnel de 25 % et les bauxistes partent pour l'étranger. Les procédés de fabrication les plus récents ont été cédés à l'Allemagne.

Dans la plupart des usines travaillant pour l'aéronautique et la défense nationale, les licenciements d'ouvriers qualifiés se sont multipliés depuis quelques mois.

Donnons, là encore, quelques noms : Renault, Hispano-Suiza, Morane-Saulnier, S.N.C.M., Argenteuil, Amiot, à Colombes, Caudron, etc.

La situation est la même dans toutes les industries.

Oui ! en SÉVISSANT contre les grands capitalistes saboteurs de la production

par Pierre DELO

Photo

Juliette LASSERRE

Des ouvriers d'une fonderie s'apprentent à porter un creuset d'acier en fusion. Travail pénible et dangereux.



On a parlé d'une pénurie d'ouvriers de métier; les centaines de milliers de chômeurs qui désespèrent seraient dénués de toute qualification ?

Il y a, cependant, à Paris et en banlieue, 30.000 métallurgistes sans travail, plus 10.000 manœuvres de la même industrie.

Or la très officielle Commission de reclassement créée par le ministre du Travail a reconnu que 63 % des chômeurs pourraient immédiatement travailler comme « qualifiés » et 22 %, après une courte rééducation, comme ouvriers spécialisés.

Citons encore, en vrac, quelques exemples qui montreront la possibilité de développer la production sans toucher aux quarante heures :

A la poudrière de Sorgues, il y a 2.000 demandes d'emploi non satisfaites.

Aux usines Citroën-Clichy, le travail est mal organisé; on a remis en service des machines désaffectées avant 1936 et aux forges sur 38 pilons, 18 seulement sont en service.

Dans l'industrie des cuirs et peaux, près de la moitié des ouvriers, sans parler des chômeurs complets, ne font que 25 à 30 heures par semaine.

Situation identique, sinon plus grave dans le textile et cela va nous permettre de souligner « tout le sérieux » des hommes qui documentent le Président du Conseil.

M. Daladier, a parlé d'usines qui auraient été dans l'obligation, par la faute des 40 heures, de refuser des commandes. Pressé d'apporter des précisions, il a, assez vaguement d'ailleurs, cité le textile de Calais, du Lyonnais et de l'Aube.

Examinons la situation dans ces trois régions :

A Calais, 1.400 tullistes sont en chômage. Les usines tournent au ralenti.

A Troyes et environs, sur 15.000 textiles, 1.000 chôment complètement et 13.000 accomplissent de semaines de travail de 15 à 30 heures.

Dans le Lyonnais, l'effectif ouvrier a diminué de 30 % de 1929 à 1937; pendant la même période la production a augmenté de 50 % et les bénéfices se sont accrus.

La question est jugée, n'est-ce pas !

L'offensive dirigée par M. Daladier contre les masses laborieuses de France a été exigée par les trusts, par ceux qui préfèrent encore la tutelle de Hitler à l'existence d'une France libre.

Prenons, pour conclure, deux autres exemples, positifs ceux-là :

A l'usine Bloch, un prototype d'avion de chasse a été sorti dans un temps record sans accomplir une seule heure supplémentaire mais avec la pratique de équipes continues.

Le meilleur rendement dans l'aéronautique, et très loin, est obtenu aux usines de Meaulte, mais aussi on respecte les droits du travail et la plus franche collaboration existe entre ouvriers, agents de maîtrise et direction.

Si l'on veut que la France reste une terre de liberté, de justice et de progrès, si l'on veut assurer sa sécurité, il est indispensable de maintenir intégralement l'édifice des lois sociales et de réaliser l'union du peuple contre ses ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur.

MERCURE d'ALMADEN CLEF de la MORT MODERNE

par Albert SOULILLOU

Et la médecine n'en consomme-t-elle pas des quantités, quand il permet la lutte contre de véritables fléaux ?

Et les tubes lumineux, et les lampes aux vapeurs de mercure ?

Et les redresseurs de courant alternatif ?

Est-ce qu'ils n'ont pas un rôle très important dans l'électricité et l'industrie qui l'emploie ?

Et savez-vous que la haute température de volatilisation du mercure est aujourd'hui de plus en plus employée pour mettre en mouvement des turbines ? Faisons une concession à ceux que la technique passionne. La vapeur mercurielle travaille entre 473 et 360 degrés, alors, son condenseur sert de source chaude à la vapeur d'eau qui travaille jusqu'à son habituel point de détente, achevant ainsi de mettre à profit la différence de température qui détermine le rendement de toute machine thermique. A noter pour ceux qu'intéresse l'Histoire scientifique que c'est à Almaden que Watt fut invité à faire une des premières grandes applications de sa méthode.

Mais il est dit que comme toute chose le mercure doit jouer un rôle criminel. Car il n'est point d'engin explosif sans détonateur. Et est-il des détonateurs sans fulminate de mercure ?

Mercurie, clef de la mort moderne !

Et cela ne lui suffisant pas, on le retrouve encore dans certaines matières explosives.

Jugez. En temps normal, plus de 15 pour cent de la production du mercure est utilisée pour la fabrication des projectiles, des grenades, des obus, bombes, torpilles, mais quelle est la proportion en des périodes de surarmement massif, comme celle que nous vivons ?

Comprenez-vous, maintenant, l'importance effroyable du mercure ? Pourquoi cet acharnement sur Almaden ?

Je suis sûr que vous ne souriez plus quand on vous parle de la « Guerre du Mercure ». La guerre des thermomètres ? Non, la guerre des détonateurs ! En somme, la guerre de la guerre. La guerre qui permettra au vainqueur de mieux pouvoir faire la guerre. Et d'empêcher les autres de se défendre. Car si l'alliance italo-germanique emporte les mines d'Almaden, c'est 90 pour cent de la production mondiale accaparée par elle. Il ne nous resterait que les faibles productions tchèques séparées de nous par l'Autriche et celles de l'Amérique du Nord séparées de nous par l'Océan.

(Suite page 22)

En 1874, c'est le progrès qui fit à son tour des victimes. Les mineurs s'étaient soulevés, convaincus que les perfectionnements mécaniques apportés à la mine allaient les priver de travail. Le directeur fut tué.

Dès ce moment, les mines étaient sous la coupe des Rothschilds de Londres. Le grand capitalisme était entré dans le jeu. Le Gouvernement avait contracté chez eux un emprunt de 1.700.000 livres et leur avait donné les mines en garantie. Durant trente ans, la production devait être vendue à la maison créancière, à l'exclusion de tout autre acheteur. Les Rothschild avaient ainsi monopolisé la moitié de la production mondiale du mercure, la moitié donc de son marché. Par la suite, après 1900, de nouvelles conventions furent plus avantageuses pour le gouvernement espagnol; puis des trusts étrangers se constituèrent. Enfin, en 1928, une convention était passée avec le gouvernement italien en vertu de laquelle une société nouvelle était créée : la « Mercurio Europeo ». Elle fut dissoute en 1936. On voit que l'Italie manœuvrait pour s'assurer l'absolu monopole du mercure, puisque sa production, jointe à l'espagnole, atteignait les 90 pour cent de la production mondiale.

Aujourd'hui, cette mine, étrangement marquée par l'histoire, aussi riche de sang que de cinabre, objet de mille convoitises, est de nouveau un objectif de guerre, et de quelle guerre ! Car depuis la plus haute antiquité, les guerres « d'idéologie » n'ont jamais eu que des mobiles matériels.

Mais pourquoi donc cet accroissement constant de l'intérêt des groupements capitalistes et des Etats pour le Mercure ? C'est qu'il n'a cessé de lui-même, avec les progrès de la science, de croître en utilité. Qu'on en juge.

Pour beaucoup le mercure c'est les thermomètres.

Parler de guerre du mercure ça fait sourire. Une guerre des thermomètres ! Plaisanterie ! Rien ne serait-il plus grave que de ne plus pouvoir mesurer sa fièvre ? Mais l'industrie, qu'en faites-vous ? Est-ce que vous connaissez beaucoup de fabriques, beaucoup de machines qui fonctionnent sans la chaleur ? Avec quoi voulez-vous la mesurer, la contrôler, votre chaleur ? Des machines, des usines aussi ça peut prendre la fièvre ! Alors, songez un peu au nombre d'ateliers qu'il y a de par l'univers.

Mais ce n'est pas tout. Le mercure est employé dans la métallurgie aurifère et argentifère. C'est avec lui que les pépites s'amalgament et sortent de la gangue.

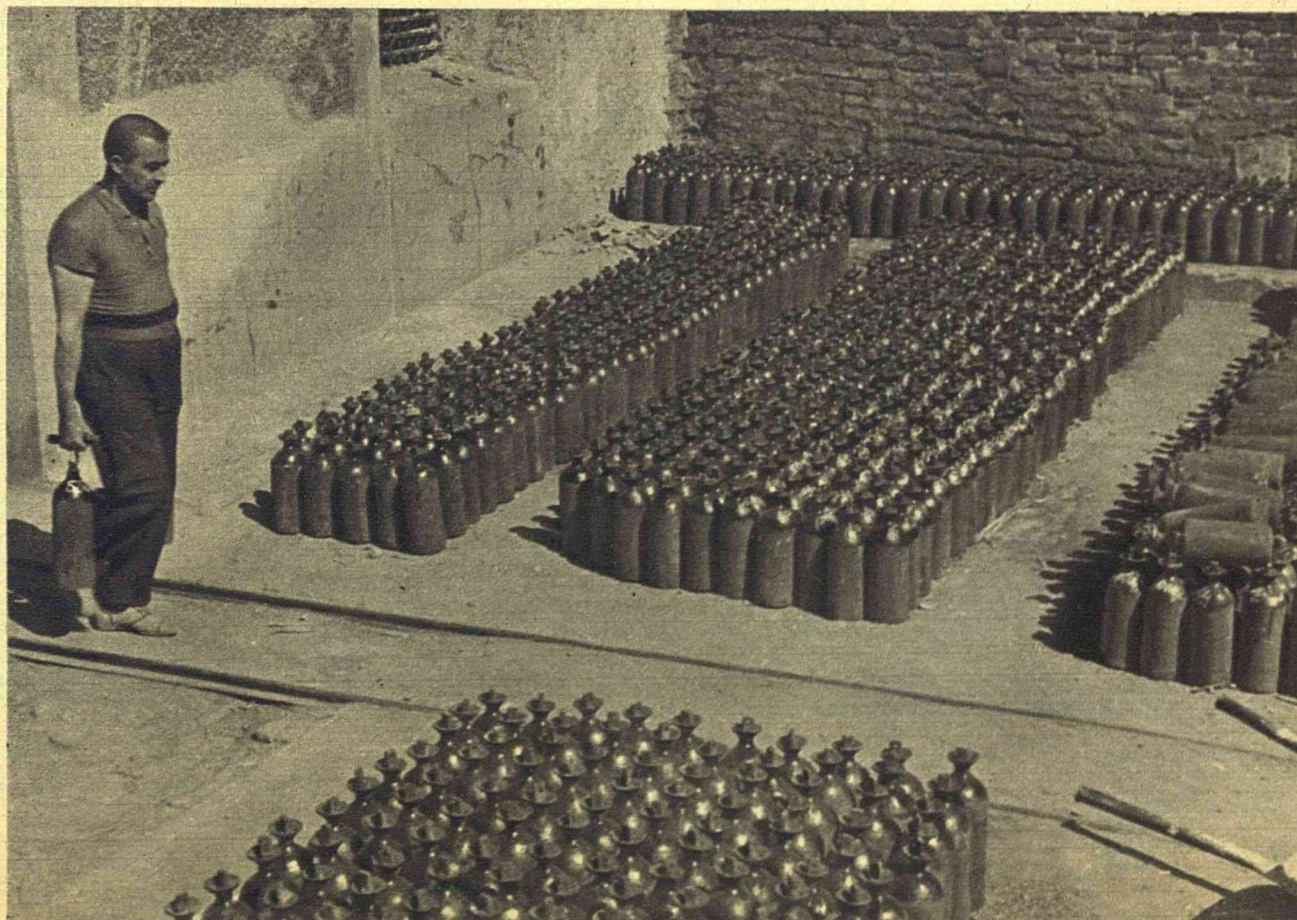
Voyez-vous quelle autre importance énorme il a votre mercure ?

Et les sels de mercure avec lesquels il faut absolument imprégner les traverses de chemin de fer et les poteaux télégraphiques ?

Et la préparation de la soude ?

(*) Voir « Regards » du 1^{er} Septembre 1938.

Les bouteilles de mercure prêtes à être livrées à l'industrie de guerre.





Romain Rolland, l'immortel auteur de « Au-dessus de la mêlée », de « Liluli », de « Jean Christophe », s'est retiré au Vezelay, près de Clamecy, sa ville natale. Le dimanche 28 août il assistait, dans cette dernière ville, à la cérémonie d'inauguration d'un stade qui porte son nom. Ci-dessus, nous pouvons voir les drapeaux des organisations entrant dans le stade.



Ci-dessus : La foule assistait, nombreuse, à cette cérémonie, et écouta avec une intense émotion le discours de Jacques Duclos, secrétaire du Parti Communiste, vice-président de la Chambre, qui exalta l'œuvre du grand écrivain, dont toute la vie fut mise au service de la Justice et de la Vérité.

Ci-dessous : Romain Rolland et Jacques Duclos s'entretennent fraternellement.



Photos CHIM

A CLAMECY VIEILLE CITE OU VÉCUT "COLAS BREUGNON"



La maison natale
Romain Rolland

Romain ROLLAND retrouvés sa v

A U nom de toute la France, Clamecy vient de fêter et d'honorer son plus glorieux enfant : Romain Rolland. CLAMECY... Vous venez de Paris. A Montereau, vous avez laissé la haute vallée de la Seine dont les rives enclosent et prolongent les aspects policés et majestueux d'Ile-de-France. C'est ici que l'Yonne vient finir.

Plus loin, toujours au sud, juste là où vient finir le Nivernais plus grave, plus concentré, ce Nivernais qui porte déjà en lui le silence sonore du Val de Loire au creux profond d'un grand vallon verdoyant, Clamecy confluent de deux provinces si différentes et si liées cependant, pays plein de rêve, de courage, de santé tranquille et de bon sens, pays réaliste, pays français par excellence, c'est le berceau de Romain Rolland. Il ne pouvait naître qu'ici, celui qui a fait revivre les misères, les révoltes, les luttes, les victoires des compagnons de Colas Breugnon dressés contre l'oppression, la cruauté et l'injustice des temps barbares de la féodalité; celui qui a révélé aux fils du peuple de France qu'ils étaient les descendants de tous les Colas Breugnon de France auxquels les ouvriers et les paysans des villes et des campagnes de chez nous sont ce qu'ils sont.

Par l'échappée des venelles propnettes et sonores qui tournent et s'enchevêtrent dans la vieille ville, les fenêtres à meneaux des antiques maisons et les flèches de pierre de l'église Saint-Martin, ajourée comme un joyau dans le plus pur style du xv^e siècle, regardant la maison natale de Romain Rolland.

Où pouvait-il mieux naître et apprendre le monde, celui qui a capté dans deux œuvres : Beethoven et Michel-Ange, toute la tragédie, toute la cruauté, tout l'univers des êtres, des choses et de la nature qui sont dans l'art des hommes ?

Tout le souffle torrentiel érasant de la terre et des siècles, que le géant de la Renaissance italienne sut dominer et pétrir et créer sans folie dans la santé et dans la joie, dans son Dieu sépara la lumière des ténèbres, dans son Moïse, dans ses fresques, dans toutes ses œuvres diverses comme la vie, Romain Rolland a su nous revêtir Michel Ange, cet homme surhumain, comme il a su rendre la force sublime et bouleversante du sourd de Bonn, de Beethoven qui ne pouvait chanter ses forêts et ses foules humaines qu'après avoir ployé sous les coups de ses souffrances et de sa détresse.

C'est à la taille de ces deux géants que Romain Rolland a mesuré son entreprise de devenir par ses œuvres et par ses actes aussi l'image même de la conscience de notre vingtième siècle.

Toute l'évocation de cette grande Révolution française qu'aujourd'hui le peuple de ce pays a pour mission historique de continuer.

Jean-Christophe, cette fresque de deux pays : la France et l'Allemagne, cet appel à la fraternité des peuples, cette dénonciation géométrique des obstacles qui s'opposent à la réalisation de cette fraternité, en pétulant l'existence de deux Frances, de deux Allemagnes et de deux Italies.

Au-dessus de la mêlée, contre la guerre haïe des hommes...

Clérambault, ce récit de l'évolution bouleversante de l'état d'esprit d'une famille française à qui se révèle peu à peu tout le caractère monstrueux de la guerre de 1914-1918. Ce livre au débit solide, profond, lent, puissant et irrésistible comme le fleuve qui emportait de deuil en deuils toute la conscience du peuple français vers la vérité.

Les Précurseurs, cette glorification de ceux qui ont assumé la tâche d'entraîner l'humanité travailleuse vers sa libération, écrite par Romain Rolland au moment où — comme Goethe en 1792, mais plus résolument que lui — il venait de saluer la Révolution d'octobre et présentait déjà que ce monde nouveau que venaient de créer les bolchevistes le défendrait inlassablement comme le bien précieux de toute l'humanité.

Un grand homme, un grand Humain qui, dès sa jeunesse, a entrepris de défendre ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, dans ses œuvres, et qui, l'ayant entrepris, n'a fait, dans son cœur et dans sa volonté, qu'une seule cause de la défense des valeurs de l'esprit et de la lutte infatigable pour une meilleure condition humaine.

C'est cet homme que Clamecy a fêté dimanche, cet homme qui repris et répandu par toute la France, par toute la terre, l'appel libérateur des frères d'armes de Colas Breugnon.

Georges BENICHOU.

Ci-dessus
de ville
qu'érent.
rues bor
le souve

A droite
Romain

« Il est
Romain R
quittera le
peuple lu

CITÉ
NON

son natale
in Rolland

sa ville natale

et d'honor
us avez lais
ent et prolon
-France.

ivernais ple
silence son
ant, Clamec
pendant, pay
on sens, par
main Rolland
s misères, le
las Breugn
emps barbar
France qu'il
ance auxque
de chez no

tournent
des antique
jourée comm
nt la mais

ui qui a cap
ragédie, tou
ature qui so

siècles, que
et créer sa
ra la lumiè
es ses œuvre
Michel Ang
e sublime
ouvait chant
ous les coup

and a mesur
aussi l'imag

se qu'aujour
continuer.
ance et l'Alle
iation génia
ernité, en pé
s et de deu

mes...
l'état d'espr
le caractèr
blide, profon
tait de deu
érité.

sumé la tâch
e par Rom
us résolument
et presenta
olchevistes
te l'humanit
esse, a entr
me, dans s
r et dans
l'esprit et
e.

omme qui
l'appel lib

NICHOU.



Ci-dessus : Clamecy a gardé son cachet de ville médiévale où les épées s'entrechoquent. Et tout au long de ses vieilles rues bordées de maisons à pignons, plane le souvenir de la vie ardente et saine de « Colas Breugnon ».

A droite : Dans son jardin de Vezelay, Romain Rolland se repose, près de sa femme.



« Il est déjà tard, il faut rentrer. » Et Romain Rolland, obéissant à sa compagne, quittera le stade de Clamecy, où tout un peuple lui a crié son amour et sa reconnaissance.



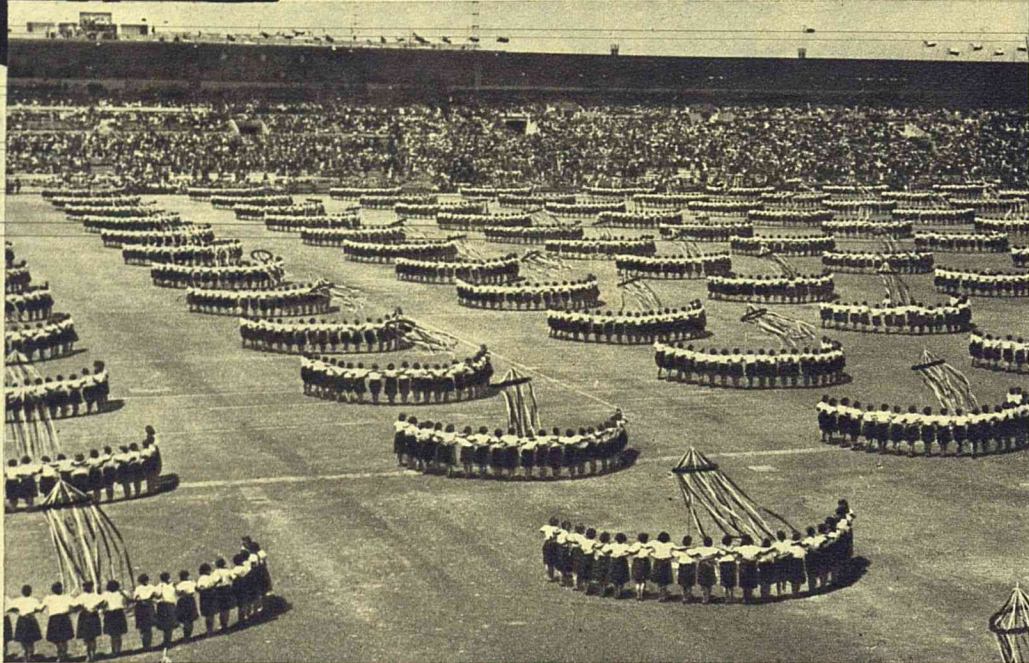
La situation
Tchécoslovaque

INTERMÈDE

de notre correspondant particulier

C. F. WEISKOPF

Des jeunes filles exécutant avec grâce des mouvements d'ensemble pendant la grande fête des Sokols qui eut lieu à Prague en juin dernier.



Prague, le 24 Août.

UN WEEK-END sans surprises de la part de Henlein, ou de ceux qui manœuvrent derrière lui, c'est par les temps qui courent une véritable sensation. Mais la détente apparente qui a suivi le début des manœuvres allemandes et le calme qui a marqué la journée du 20 août (annoncée par la propagande « chuchotée » comme devant être le jour J), ne sauraient nous donner le change. Tous les facteurs dangereux subsistent; et pour peu que les incendiaires le veuillent, ils peuvent, à n'importe quel moment, faire jaillir les flammes de la braise qui continue à brûler sous la cendre.

Tous les facteurs dangereux subsistent. En effet... Depuis quelques jours, des renseignements de plus en plus nombreux nous parviennent, indiquant une recrudescence des mesures de guerre civile prises par le parti des Allemands des Sudètes. Dans les districts de la Moravie septentrionale, les **F.S.** (les **S.A.** de Henlein) viennent de procéder à des manœuvres militaires en règle. A un seul de ces « exercices sur terrain », mille hommes participèrent en formation encadrée. Quelques sections avaient été amenées aux points de rassemblement d'assez loin à l'aide de camions; pendant les exercices, le terrain était barré par des groupes motorisés de **F.S.** qui en interdisaient l'accès à tout « profane ». Ces mêmes groupes assuraient le service de liaison.

C'est en toute hâte que le parti des Allemands sudètes procède à la motorisation de ses troupes de guerre civile. Tout dernièrement, différentes sections du parti achetaient 20 grands camions aux usines **Tatra**. Ces camions sont destinés au transport des « ordners » (lisez : sections de **F.S.**). D'autre part, on continue à acheter, sur une plus grande échelle, des motocyclettes pour le service des courriers spéciaux au sein du parti. Rien qu'à Prague, Brno, Bratislava, Reichenberg, Karlsbad et Aussig, le nombre des motos acquises par des membres du parti henleiniste atteint cinq cents. Une partie des motos est effectivement utilisée pour la transmission du courrier : ainsi, le parti se forge son propre service postal assurant la distribution des ordres, circulaires, renseignements, etc. Inutile de dire l'importance d'un service de ce genre en cas de **putsch**. Mais une grande partie des motos est, par contre, destinée aux sections d'assaut et se trouve à leur disposition pour le cas échéant.

C'est, à juste titre, que la presse démocrate attire l'attention sur cet état de choses inquiétant. Et c'est avec raison que les socialistes et communistes, notamment, réclament des mesures énergiques contre ces préparatifs non équivoques de guerre civile. (Disons à ce propos que les menées henleinistes ont contribué, par ailleurs, à stimuler dans tout le pays les efforts tendant à réaliser l'unité d'action de toutes les organisations antifascistes; elles ont renforcé le courant de défense contre le danger fasciste surtout en pays sudète. Une conséquence qu'il convient d'enregistrer avec joie.)

Dans la région contiguë à la frontière allemande, de nombreux signes attestent la préparation de provocation par l'intervention directe d'éléments originaires du Reich. Notons par exemple que les représentants de l'autorité, aussi bien que les membres d'organisations antifascistes, ont observé ces jours-ci un phénomène troublant : un très grand nombre de voitures du Reich ont changé tous leurs pneus dans certains garages déterminés, appartenant tous à des henleinistes. La gendarmerie confisqua les pneus « hors d'usage » échangés dans quelques-uns de ces garages; bien qu'aucune communication n'ait été faite sur le résultat des recherches concernant le « remplissage » des pneus en question, on sait qu'ils contenaient non seulement toutes sortes de publications de propagande illégale, mais encore des mèches d'allumage et divers produits chimiques. Quant au petit trafic frontalier, il a été presque complètement arrêté du côté du Reich. Les réservistes allemands des localités situées en territoire limitrophe (à la frontière saxonne, notamment), ont bien été appelés sous les drapeaux en vue des manœuvres; mais, dès le lendemain, ils furent renvoyés au foyer. Seulement, ils rentrèrent avec, dans leurs malles, un uniforme, un fusil, des cartouches et un masque à gaz. Ces réservistes allemands forment en quelque sorte une armée invisible aux abords immédiats de la frontière.

Naturellement, cette armée aussi compte des déserteurs : les désertions sont devenues, dans l'armée du Reich, un phénomène fréquent et banal. Aussi bien l'inquiétude et la peur de la guerre qui se sont emparées de la population du Reich contrastent-elles fortement avec l'espèce de délire qui grise les fonctionnaires de Henlein en deçà de la frontière. Cela n'empêche qu'ils commencent eux aussi à être obligés de compter avec les effets de l'inquiétude et de la peur que la perspective d'une guerre suscite même parmi leurs partisans. C'est pourquoi dans leur propagande orale, les chefs henleinistes assurent leurs troupes que, conformément à la « promesse sacrée » de Henlein, tous les Allemands Sudètes des régions exposées seraient transportés et mis à l'abri de l'autre côté de la frontière « immédiatement » avant l'entrée de l'armée du Reich en Tchécoslovaquie.

Un foyer dangereux d'un autre ordre couve à Prague, à l'hôtel Alcron, résidence de lord Runciman. C'est là qu'après le refus des henleinistes d'accepter les bases de négociation du gouvernement, l'« honnête courtier de Chamberlain » commença son activité. Il eut plusieurs entrevues avec Henlein au château du prince Hohenlohe. De son côté, son état-major confère fébrilement avec la délégation du parti des Allemands sudètes. Des ballons d'essai sont lancés de temps à autre, comme par exemple le plan d'une division partielle de la Tchécoslovaquie, en **cantons** (création de trois petites provinces allemandes autonomes). Pendant ce temps, le noble lord anglais ne daigne recevoir les délégués des Allemands sudètes **démocrates** qu'à contre-cœur et tout à fait « en passant ».

A ce propos, il est intéressant de noter le dialogue suivant, qui eut lieu dernièrement entre le rédacteur d'un grand journal social-démocrate et M. Peto, ancien de camp de lord Runciman :

— Ainsi donc, vous êtes rédacteur d'un journal de parti henleiniste ?

— Non, monsieur, je suis rédacteur d'un journal démocrate.

— Ah ! oui, d'une feuille social-démocrate que conqu...

— Non, monsieur, il y a aussi d'autres partis démocrates dans les Sudètes.

— Alors, vous êtes quand même henleiniste !

Il fallut pas mal de temps pour faire comprendre à M. Peto qu'il y a encore 33 pour cent d'Allemands sudètes non encore mis au pas. Même à la fin, il ne semblait pas en être tout à fait convaincu. Quoi d'étonnant du reste ? Lorsque ces messieurs de l'état-major Runciman parcourent les Sudètes, ils sont accompagnés par des fonctionnaires du parti de Henlein. Leur convoi est flanqué de voitures arborant le fanion henleiniste. Très souvent, ce sont des **F.S.** qui assurent le service d'ordre. De plus, les observateurs britanniques ne s'en rendent généralement qu'après des services henleinistes, et ils ne demandent l'avis des autorités que par courtoisie. Les milieux démocrates, communistes, chrétiens indépendants des Sudètes n'existent pas pour eux. Pas plus qu'il n'existe à leurs yeux les minorités tchèques de cette région. Quant aux visites que le noble lord Runciman fait à chaque fin de semaine, elles sont tout simplement scandaleuses : jusqu'à présent, le « médiateur » anglais a passé ses week-ends chez trois membres de la haute aristocratie, dont l'un est un national-socialiste notoire, le second un réactionnaire irréductible, grand propriétaire terrien hostile à la République et le troisième un simple ennemi de la démocratie « sans liens de parti ».

C'est dans une atmosphère pareille que mûrissent les plans en vue d'une « nouvelle base de négociations ». L'on comprend, dans ces conditions, que la méfiance des couches démocratiques de la population augmente que leur mécontentement s'aggrave.

Quant au gouvernement, il ne dit rien pour l'instant. Mais il lui faudra parler bientôt, et énergiquement, s'il ne veut pas perdre le contact avec les masses populaires, s'il ne veut pas sentir le sol se dérober sous ses pieds. L'accueil enthousiaste et spontané qui a été fait au manifeste de l'Association des Officiers : « Jusque là, pas un pas de plus ! », indique clairement les sentiments et la pensée de ces masses populaires.



Jeunes paysannes d'un village slovaque.

J'ai vécu la vie des PÊCHEURS d'ISLANDE

UN GRAND REPORTAGE
de LOUIS GERIN



II*

Les morutiers au travail

LES matelots sont allés se recoucher en attendant la remonte du chalut qui aura lieu dans trois heures. Moi, je retourne à la barre en compagnie de Gildas qui m'explique la façon de pêcher la morue.

— Il faut savoir, me dit-il, qu'on ne trouve la morue que dans les eaux d'Islande et de Terre-Neuve, mais jamais les deux à la fois. C'est un fait qu'on n'est pas encore parvenu à expliquer : pendant quelques années, des millions de morues circulent dans les parages de Terre-Neuve sans qu'il soit possible d'en trouver une seule en Islande. Puis, brusquement, elles quittent Terre-Neuve et vont en Islande où elles restent quatre ou cinq ans, après quoi elles retournent à Terre-Neuve et ainsi de suite.

Jusqu'à immédiatement après la guerre, la pêche à la morue, qui se pratique depuis le XV^e siècle, se faisait au moyen de voiliers qui partaient de France au printemps et y rentraient en automne. Sur les lieux de pêche, ces voiliers jetaient l'ancre et leur équipage, monté sur des barques à fond plat appelées doris s'éloignaient dans toutes les directions et pêchaient la morue avec des lignes. C'est cette pêche-là, aujourd'hui abandonnée, que Pierre Loti a montré dans son beau livre : « Pêcheurs d'Islande ».

Actuellement, ce sont de grands chalutiers à vapeur qui partent de France pour les mers de Terre-Neuve ou d'Islande. Chaque compagnie de pêche possède sept ou huit chalutiers munis de la T.S.F. Sur les lieux de pêche, chaque chalutier s'en va de son côté à la recherche du poisson. Lorsque l'un ou l'autre a découvert du poisson, il le signale par radio chiffré aux autres bateaux de la même compagnie. Ainsi prévenus, ils n'ont qu'à venir pêcher.

DE LA MORUE, EN VOILA...

Quand la cloche appelle tout le monde sur le pont pour la remonte du chalut, le baromètre a brusquement dégingolé, tandis que le ciel se couvrait de nuages noirs, venus on ne sait d'où. En même temps, la mer se troublait et commençait à enfler, d'abord en petites vagues créées d'écume, puis les creux de houle se font de plus en plus profonds, et bientôt, le chalutier tangue et roule durement, tantôt escaladant des montagnes abruptes, et tantôt glissant vertigineusement au fond de gouffres liquides dont il semble qu'il ne ressortira jamais.

— Du temps d'Islande, me crie un matelot en haussant les épaules. Ça vient comme ça tout d'un coup et ça s'en va de même... Il n'y a qu'à attendre en espérant que le navire résistera.

Comme il faut des tempêtes à faire sombrer le « Normandie » pour que des pêcheurs d'Islande interrompent leur travail, sans se soucier des menaces qui les environnent, tous les matelots s'occupent à remonter le chalut, que le treuil hisse péniblement. Les visages fixés sur la mer, où l'on n'aperçoit encore que les câbles, sont graves et préoccupés, car en ce moment c'est leur sort et celui des familles laissées en Bretagne qui se décide.

(*) Voir « Regards » du 1^{er} Septembre 1938.

— Tu comprends ? m'explique l'un d'eux. Si la morue était partie pour Terre-Neuve ? Nous autres, on n'est pas payé au fixe mais à la part de pêche : tant de francs par tant de kilos de poisson... Travailler trois mois comme un esclave à pas dormir, à bouffer rien que de la morue et de l'eau, dans les tempêtes et la brume, c'est pas encore tout, faut encore ramener du poisson... Tiens, l'année passée, tu sais combien qu'on a gagné, tous ceux qui sont ici ? 3.200 francs chacun, mon vieux... Et là-dessus, quand tu as payé les impôts, acheté des bottes et des cirés, il ne reste pas beaucoup pour vivre un an avec une femme et un gosse, pas ?

Mais un grand cri de joie s'élève : surgissant de la mer, le chalut apparaît, plein à craquer de poissons gris-vert qui se débattent désespérément. Tous les hommes se sont précipités et halent les câbles, cramponnent leurs mains au filet et tirent, péniblement, pour l'amener contre le bordage. Le travail est si dur que la peau des mains éclate, du sang ruisselle sur les doigts... Qu'importe, voilà du poisson, voilà de la morue, la femme et les enfants n'auront pas faim.

Une corde est liée autour du chalut, le mousse en saisit le bout et sans hésitation, malgré la violence de la mer qui secoue frénétiquement le bateau, il grimpe sur le mât et passe le câble dans une poulie. Des matelots s'en saisissent, tirent dans un violent arrachement de leurs bras et soudain, au-dessus du pont, se balance le chalut gonflé de poissons... On défait la corde qui tenait le filet fermé, et brusquement, sur le pont, dégringole une avalanche de morues de toutes tailles et de toutes grosseurs. On en a jusqu'aux genoux, jusqu'aux cuisses, jusqu'aux aisselles... On marche, on piétine, on s'enfoncé dans une montagne de poissons.

— Ecoute-les parler, me dit le second. Les terriens disent que le poisson ne parle pas, écoute ça, pourtant, si c'est pas des cris d'agonie...

Et en effet, une sorte de balbutiement plaintif sort de toutes ces morues accumulées.

Sans perdre un instant, le chalut est rejeté à la mer, puis l'on ouvre les cales et l'on en sort des barriques de sel. Maintenant, le véritable travail commence. Armés d'un couteau bien aiguisé, les marins empoignent les morues d'une main et d'un geste vif de l'autre, les fendent sur toute leur longueur puis les jettent derrière eux où d'autres marins les vident et les lancent à leur tour à d'autres qui les salent avant de les envoyer dans la cale où elles sont empilées sur un lit de glace. En quelques instants, le pont est couvert de flaques de sang, de visières et de débris que le mousse rejette à l'eau avec une pelle.

Mais le tas de morues ne décroît pas pour si peu. Plus on en prend, plus il en vient. Les trancheurs ont beau être rapides — neuf cents morues fendues et vidées à l'heure — il semble qu'ils n'en viendront jamais à bout. Et toutes les trois heures, le chalut en déverse de nouveaux tas, des milliers. Il n'y a pas moyen de faire un pas sur le pont sans marcher sur du poisson. Tout le monde, jusqu'au capitaine, s'est mis à la besogne. Cha-

cun ne fait que trancher, étripier, saler, empiler, mais le tas ne diminue pas. Au contraire, sur un fructueux coup de chalut, l'après-midi, et malgré que les vagues qui parfois balayent le pont, en emportent, il faut en remplir le poste d'équipage et ma cabine qui conservera une affreuse odeur de poisson mort pendant trois mois.

L'heure du déjeuner a sonné depuis longtemps, puis l'heure du diner. Personne ne s'en soucie. Sans arrêt, les bras vont et viennent, la sueur ruisselle sur les visages; dans leur fièvre, les trancheurs ratent leur coup et se taillent les mains, les lames de plus en plus grosses arrosent les corps d'une eau si froide qu'elle en paraît brûlante... Tant pis, tant pis... C'est le métier.

Le travail s'est emparé des pêcheurs. Pendant trois mois, il ne les quittera plus.

GROS TEMPS DU NORD

Dans la nuit, le mauvais temps augmente encore. Il fait vraiment épouvantable. Le « Museau-de-Phoque » s'ébroue comme un cerf traqué sous la dent de la meute, craque de toutes ses membrures sous l'assaut furieux des paquets de mer qui, sans relâche, s'abattent sur la coque comme autant de coups de bélier, frappent le pont comme s'ils voulaient le défoncer. Devant la menace qui assaille son bateau, Gildas réunit l'équipage dans la timonerie pour délibérer sur la conduite à tenir :

— Je suis le seul maître à bord après Dieu et je pourrais faire ce que je voudrais, dit-il d'une voix grave. Mais je suis un homme qui écoute les conseils... Qu'est-ce que tu dis, toi Yvon, qui est le plus vieux ? On reste ou bien on fuit devant le mauvais temps ?

— On reste, capitaine. Danger ou pas danger, on est né pour ça nous autres ! Donc, debout à la lame, je dis, et que Sainte Anne d'Auray nous protège.

— Tempêtes, brumes, tout ce que vous voulez, on a une famille à nourrir, approuve un autre...

Et le travail reprend, au milieu des fatigues et des dangers accrus. Sans relâche, les vagues bondissant sur le pont dans une course irrésistible. « Attention ! » crie Gildas de la passerelle où il surveille leur arrivée, et alors, chacun lâche sa besogne et se rue sur le mât qu'il entoure de ses bras ou, s'il en est loin, se couche sur le pont et se cramponne où il peut. Parfois, l'un ou l'autre est empoigné par le flot et projeté sur le roof ou roulé dans les coursives sur plusieurs mètres. Chaque fois que la vague est passée, Gildas fait l'appel :

— Manque personne ? Au boulot...

C'est qu'il arrive qu'on soit jeté par-dessus bord, me dit un marin dans un moment d'accalmie. Moi, une fois, une vague m'a attrapé et hop ! à la flotte, roulé, emporté, secoué comme un bouchon... Les autres m'ont vu partir, mais impossible de mettre un canot à la mer, et moi, impossible de nager vers le bateau, les vagues me jetaient de l'une à l'autre comme une balle... Tout la nuit comme ça... Heureusement, sur le matin, comme j'allais me laisser couler, à bout de forces, un cargo m'aperçut, sans quoi...

Maintenant, c'est surtout la remonte du chalut qui est pénible, car nous devons nous ranger, pour le hisser à bord, le long du bordage que la mer ensevelit complètement, si bien qu'on reçoit les paquets d'embruns en pleine figure et qu'on ne sait plus si l'on est encore à bord ou, au contraire, à la flotte. A un moment même, j'ai eu tout juste le temps de m'accrocher de toutes les forces à deux hommes qu'une lame empor-



Ci-dessus : Le bateau est arrivé sur les lieux de pêche. Le « chalut » a été lancé. Victoire ! Il est plein de morues qui se débattent, tordant leurs ventres blancs au soleil.

A gauche : A l'aide d'une poulie, le « chalut » a été hissé sur le pont. Il pend comme une poche pleine à craquer.

Ci-dessous : La partie inférieure du « chalut » a été défaite. Par centaines, les morues recouvrent le pont.

tait sans qu'ils puissent se raccrocher à rien. Ce n'est pas assez de toutes ces misères, il manquait encore des avaries. C'est d'abord un câble du chalut qui casse à la remonte, et le chalut, qui ne maintient plus qu'un seul câble, retombe à la mer et les morues s'enfuient. Trois heures plus tard, toujours à la remonte, le chalut lui-même s'entortille dans l'hélice qui le déchiquète, et, naturellement, le poisson s'évade à nouveau... On lance le chalut de réserve et l'on étend celui-ci sur le pont pour le réparer. Mais ce n'est pas une petite besogne, tisser à la main quelques mètres carrés de filet sur un pont où déferlent, sans relâche, paquets de mer et embruns, et les matelots que Gildas désigne, tout le temps que dure leur travail, jurent comme des païens en insultant tout ce qui, sur terre ou dans le ciel, est digne de quelque respect.

Le nouveau chalut, lui aussi, se déchire, alors que le premier n'est pas encore réparé, et, de même, le troisième qu'on sort à grand'peine de la cale, subit le même sort... Et la mer ne se calme pas, au contraire, il semble qu'elle enfle de plus en plus. Dans cette lumière sinistre que déverse un lugubre soleil, c'est une vision d'épouvante : vagues pareilles à des montagnes, qui s'écroulent dans un grondement de tonnerre, nuages



noirs entraînés dans une course folle, et, au milieu de ce déchirement des forces mauvaises de la nature, notre pauvre « Museau-de-Phoque », ballotté, secoué, jeté à l'air comme une coquille de noix.

— Bah ! du temps d'Islande, du temps d'Islande, répète philosophiquement le père Yvon. V'là cinquante ans que j'en connais pas d'autre.

Tout de même, sur le matin, l'océan commence à ralentir ses assauts, aussi soudainement qu'il les a livrés, mais alors, c'est la pluie qui s'en mêle. Une pluie fine qui s'insinue à travers les vêtements et vous glace jusqu'aux os, une pluie qui tombe sans arrêt, sans relâche, des heures et des heures... Et le travail continue et continuent les mains où la peau s'écaille, où le sang ruisselle par vingt plaies, continuent ces mains harassées à tirer des câbles, saisir des mailles de chalut, à trancher, vider, saler, empiler des flots ininterrompus de morues.

Et pendant des jours et des jours et des jours encore elles continueront...

Des jours de vingt-quatre heures, pendant lesquels, inexorablement, le chalut déverse, toutes les trois heures, sa moisson de morues. Elles envahissent tout, il y en a partout, sur le pont, dans les coursives, la piste d'équipage, les cales... Et sans cesse il en arrive, comme si toutes les morues d'Islande et de Terre-Neuve s'étaient rassemblées autour de nous.

Il est devenu impossible de reconnaître les hommes les uns des autres. Tous ont le même visage harassé, que la barbe envahit, des visages à la peau tirée, aux joues hâves, aux yeux fiévreux, et des corps recrus de fatigue et de douleur, avec des gestes lourds, qui ne s'interrompent jamais.

Des gestes précipités, éternellement semblables, voués à trancher, vider, saler, emballer des morues. Les trancheurs coupent aussi souvent dans leurs mains que dans le poisson ; les videurs sont barbouillés de sang ; les saleurs hurlent de souffrance en plongeant leurs mains crevasées dans la saumure, et, dans les cales, les empaqueteurs tremblent de froid dans la glace et ne parviennent plus à se redresser, tant leurs reins sont cassés de labeur.

On ne mange plus, il n'y a plus de repas. Quand on a trop faim, on dévore en hâte un biscuit qu'il faut casser à coups de marteau, ou l'on attrape une morue qu'on attaque à pleines dents, sans la cuire ; on arrose les gosiers desséchés d'une eau immonde qui croupit dans la citerne depuis le départ de France.

Et l'on ne dort plus. Parfois, l'un ou l'autre s'écroule et ronfle une demi-heure, une heure, à même le pont. Puis le second empoigne une morue par la queue et l'en flagelle à toute volée pour le réveiller, ou lui jette un seau d'eau glacée en plein visage.

Alors, il se relève en titubant et reprend son travail en dormant debout. Parfois, des idées de meurtre et de révolte enfièvrèrent les crânes. Un matelot abandonne brusquement le travail et, poings fermés, se rue devant lui, sur n'importe qui, comme un forcené. Gildas, capitaine et seul maître à bord après Dieu, le fait ligoter et attacher au treuil des ancres, sur la pointe du gaillard, où les vagues et les embruns l'aspergent pendant quelques heures. Après quoi, calmé, il revient prendre sa place, et c'est au tour d'un autre, qu'un coup de folie fait se précipiter sur un camarade.

Car ici, l'on devient fou, fou de fatigue et de douleur et il n'y a que ce moyen barbare pour revenir à soi.

Et pendant des jours et des jours, et des jours encore pendant des mois, sur les vastes mers de la sombre Islande, des centaines d'hommes ne connaissent plus d'autre vie.

(A suivre)

Des déserteurs de l'armée hitlérienne m'ont dit...

J ai devant moi cinq jeunes Allemands au visage ouvert. Ce sont des « déserteurs », des compatriotes qui ont abandonné les drapeaux de Hitler parce qu'ils ne voulaient pas partir en guerre contre la démocratie tchécoslovaque. C'est très volontiers et sans hésitation qu'ils répondent à mes questions et ils subissent l'épreuve de l'interrogatoire aussi serré soit-il, sans que la moindre contradiction se manifeste dans leurs réponses. Ils n'ont pas servi dans le même régiment. Fritz E..., un horticulteur, Fritz T... et Wilhelm K..., des électriciens, ont appartenu encore tout récemment au détachement spécial n° XIII de Grafenwöhr (Bavière); ils font partie d'un groupe de 15 déserteurs qui franchirent la frontière tchécoslovaque près de Tachau afin d'éviter la déportation à Dachau pour des raisons de mutinerie, peut-être afin d'échapper à un sort pire que le camp de concentration. Karl K... est un mineur; il se trouvait dernièrement avec le bataillon d'assaut du régiment d'infanterie n° 58 à Klagenfurt, en Autriche; c'est en effet dans cette ville que l'on envoya sa troupe après l'occupation de ce pays.

Josef W... désertait le 22 mai (!) du régiment d'infanterie n° 61 à Munich.

En voilà cinq de ces déserteurs qui, au nombre de plus de cent, sont venus en Tchécoslovaquie ces temps derniers et notamment après les journées de mai; parmi eux se trouvent les quinze hommes de Grafenwöhr, vingt-huit hommes qui, jusqu'ici, ont abandonné la garnison de Neissen en Silésie, cinq autres qui ont franchi la frontière la semaine dernière aux environs de Znojmo (Moravie) et une douzaine de soldats qui, l'un après l'autre, ont traversé la frontière près de Bratislava. Il ne se passe presque pas une semaine sans que de nouveaux cas de membres de l'armée venant d'Allemagne ou d'Autriche pour franchir la frontière ne soient signalés. On se souvient qu'au début du printemps, la Gestapo créa un centre de surveillance spécial chargé de combattre les désertions chaque jour plus nombreuses. Il suffit d'entendre les soldats ayant servi il y a peu de temps dans l'armée du Reich pour comprendre cette mesure prise par la Gestapo. Les déserteurs sont unanimes à déclarer, les uns et les autres, que des cas de désertion s'étant produits dans les troupes auxquelles ils appartenaient, ne cessaient de venir à leur connaissance. A la suite des comptes rendus faits par ces déserteurs l'on peut dire sans crainte et sous certaines réserves que les événements signalés de nombreuses formations de l'armée au cours des dernières semaines avant et après le 21 mai dernier permettent des conclusions sur ce qui se passerait au cas où la situation deviendrait grave.

Je demandai à chacun pourquoi il avait déserté. Dans leurs réponses ils décrivaient les traitements souvent inhumains que l'on inflige aux soldats et le caporalisme terrible régnant dans l'armée allemande. Cependant, ils eussent supporté même ces conditions auxquelles ils se trouvaient soumis si, ces temps derniers et particulièrement depuis l'invasion de l'Autriche, à toutes leurs préoccupations ne se fût ajoutée la peur de devoir partir en guerre dans un délai plus ou moins bref. Et lorsque je leur disais qu'étant soldat il fallait toujours compter avec l'éventualité d'une guerre, ils me donnaient la réponse significative que voici : « Nous n'avons pas besoin d'une guerre. Pourquoi combattrions-nous contre la Tchécoslovaquie puisque les hommes de ce pays ne nous ont fait aucun mal. » Deux d'entre eux dirent ouvertement : « Nous ne luttons pas contre un Etat démocratique. »

Voilà ce que disent des jeunes gens de 21 et 22 ans, des hommes qui venaient de quitter l'école au moment où Hitler vint au pouvoir et qui font partie de cette jeunesse dont on a affirmé tant de fois qu'elle serait complètement tombée victime de la propagande hitlérienne. Cinq ans de Hitler n'ont pu chasser de cette jeunesse allemande l'esprit de

la liberté; n'est-ce pas qu'ils ont des idées tout à fait saines, ces jeunes gens qui se trouvent en face de moi, sur la nécessité, pour les peuples, d'entretenir des rapports de bon voisinage et qu'ils sont d'avis que l'Allemagne n'a aucune raison de faire la guerre à un peuple quelconque ?

Les déclarations de Josef W..., un ouvrier ayant servi comme caporal à la 5^e compagnie du régiment d'infanterie n° 61 à Munich, sont, à beaucoup d'égards, particulièrement remarquables. Elles ont trait aux événements qui se déroulèrent avant et après le 21 mai au sein de la formation à laquelle il appartenait. Voici ce qu'il dit :

« Dès les premiers jours de mai l'on sentait qu'une fois de plus il se préparait quelque chose de semblable au coup qui fut porté contre l'Autriche et que, cette fois-ci, les préparatifs étaient dirigés contre la Tchécoslovaquie. Dans les casernes, les nouvelles diffusées par les journaux et par la T.S.F. étaient l'objet de vives discussions. Je déclare que, généralement, on était de l'avis que ces nouvelles contenaient une fois de plus de graves exagérations et des mensonges. Une certaine inquiétude ne tardait pas à se manifester dans toutes les compagnies, un bruit chassait l'autre, de sorte qu'un jour le commandement organisa une leçon sur l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. De telles leçons consacrées à des sujets d'un caractère général ont habituellement lieu à l'occasion de

où ils étaient occupés à l'emballage des munitions pour mitrailleuses. Depuis ce jour ces travaux se sont déroulés sans interruption aucune. Les masques à gaz furent mis en ordre, l'on renouvela les filtres tandis que les armes lourdes furent mises en état. Vers le 15 mai le régiment se trouvait en état de mobilisation. A partir de cette date, aucun soldat ne put quitter la caserne sans indiquer l'endroit exact où l'on pouvait le toucher en ville. Les exercices d'alerte ne connurent point de cesse ni les exercices de l'aviation qui se déroulaient pendant la nuit.

« Dans la troupe le mécontentement et la peur de ces événements à venir allaient en grandissant. Ceux parmi les soldats qui se connaissaient bien entre eux discutaient la question de savoir comment et à quel moment l'on pouvait se sauver le plus facilement. »

J'interrompis W... pour lui poser une série de questions exprimant mes doutes, mais il déclara que parmi les soldats allemands des entretiens de ce genre étaient quelque chose de tout à fait usuel.

« De l'enthousiasme pour la guerre ? Pensez-vous ! Chez nous il en existait d'autant moins que précisément dans ces journées notre troupe a été éreintée d'une façon inhumaine. »

W... insistait également sur le fait que le nombre des soldats manifestant des sympathies ouvertes pour le régime national-socialiste ou pour Hitler était infime. Voici la suite de son rapport :

« Le soir du 22 mai, vers 7 heures, on sonna l'alarme, le régiment fut mis en état de partir, l'on distribua aux soldats des munitions et des réserves de vivres. A 8 heures on partait pour la gare de Münchenn-Laim. Pendant la marche nous étions tous déprimés, il nous était impossible de dire un mot. Enfin, nous arrivons à la gare. L'on nous communique que jusqu'au départ du train il y a encore une heure, puis on nous commande : « Rompez ! ». Sur le quai se forment des groupes de soldats discutant avec inquiétude. Personne n'a plus de doutes sur le fait que l'heure est grave et que l'on partira en guerre, car chacun d'entre nous a reçu 120 cartouches.

« Mes camarades et moi nous formons un groupe d'environ vingt hommes en pleine discussion. Une seule question nous occupe : qu'allons-nous faire ? Va-t-on s'en aller sur-le-champ ou attendre encore ? »

Je ne compris pas tout de suite le sens des paroles de W... De prime abord on est peu habitué à l'idée qu'un groupe de vingt soldats allemands, assemblés sur le quai d'une gare à une heure du départ du train, discutent de l'opportunité qu'il y a de se sauver sur-le-champ ou plus tard. Je pose à W... des questions serrées, mais il persiste à m'assurer qu'ils avaient discuté, sans se gêner, des possibilités de désertion et qu'ils l'avaient déjà fait dans le passé. L'entretien se déroula comme suit :

« L'un disait : En tous cas, ils vont nous mener à la frontière, par conséquent nous allons attendre. Un autre : Je veux aller en Suisse. Un troisième : Moi, je vais en Hollande. Onze hommes finissent par se mettre d'accord pour s'en aller tout de suite. D'aucuns restent, ils veulent désertir plus tard. Nous fixons encore l'arrêt du trainway qui se prête le mieux au départ de l'un ou de l'autre parmi nous. Et maintenant nous voilà ici. »

W... ajouta que la désertion n'est pas quelque chose de rare dans la troupe. Au cours des derniers six mois, trois hommes se sont sauvés de sa compagnie, du détachement motorisé, en garnison dans une localité voisine, également trois hommes ont déserté. Il suffit de rencontrer de temps en temps un ami d'une autre troupe pour apprendre, presque chaque fois, de nouveaux cas de désertion. Parmi les camarades où la confiance règne, il serait même habituel de s'entretenir des possibilités de se sauver au moment où les choses tourneraient au sérieux.

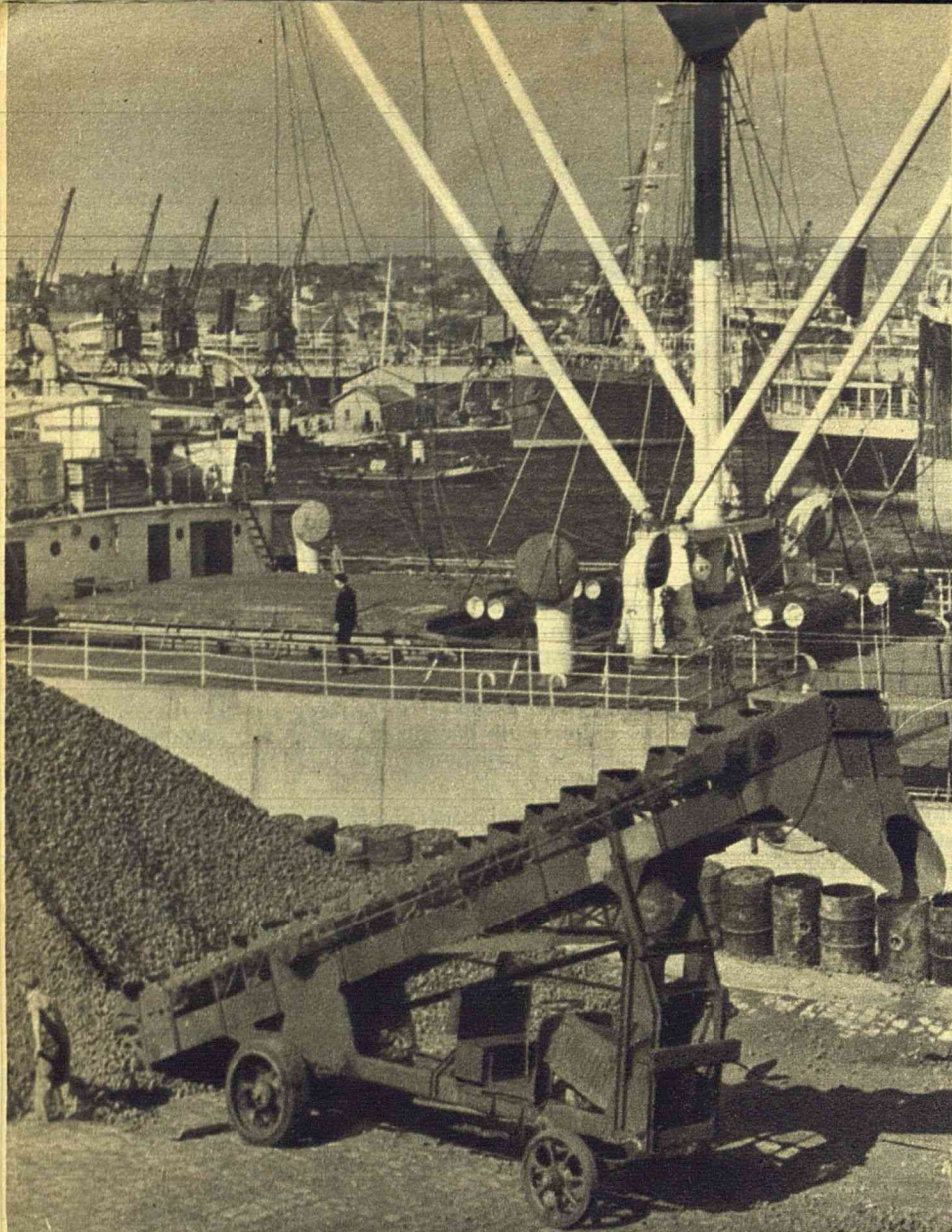
W, R



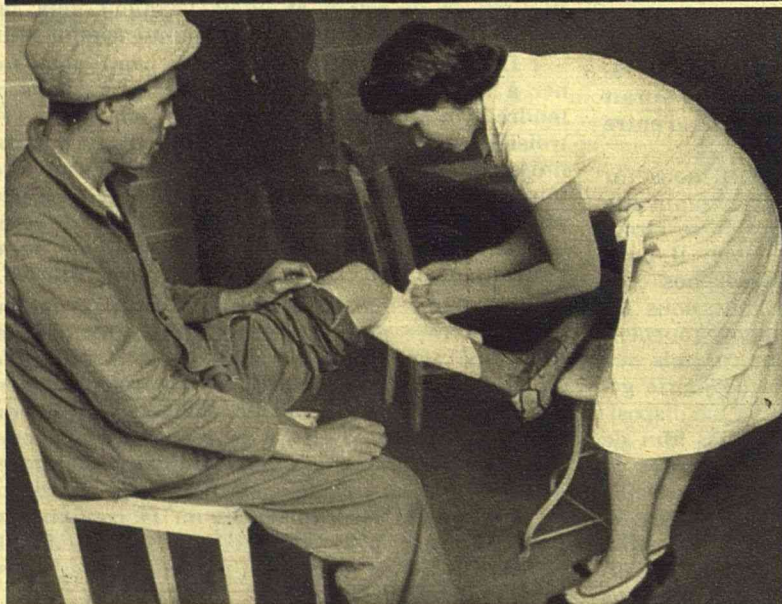
Parmi les nombreux soldats de l'armée hitlérienne qui ont déserté, en voici quatre qui, s'étant réfugiés dans les bois près de Tachau, furent découverts par la gendarmerie tchèque qui les désarma et les emmena à Prague. Ce sont, de gauche à droite : Willy Kessler, Karl Kusse, Fritz Toppert et Fritz Traub.

certaines événements politiques. Ce fut le cas lors de la démission de Blomberg et de Fritsch, qui nous fut présentée comme une affaire d'ordre purement privé motivée par le mariage de Blomberg. Fritsch aurait porté le projet de mariage à la connaissance du Führer, mais ayant de cette façon noirci le feld-maréchal, son supérieur, il aurait dû également résigner son poste. Personne d'entre nous ne croyait à cette histoire.

« A la leçon sur la Tchécoslovaquie, il nous fut dit que tous les bruits sur une guerre imminente n'étaient que fumées. Il ne fallait pas faire circuler tant de rumeurs. A la suite de quoi il nous fut interdit, en général, de faire rouler nos conversations sur la Tchécoslovaquie. Nous nous disions : « Cela signifie que les événements tournent au sérieux. » Peu après, le régiment fut mis sur pied de guerre, et le 8 mai on décréta l'alerte générale. Le sous-officier de garde eut à sa disposition quatre hommes munis de bicyclettes afin de convoquer, en cas de mobilisation, les membres de l'armée séjournant en ville. On limita les permissions et il fut interdit d'en accorder pour des localités distantes de la garnison de plus de 100 kilomètres. Dans chaque compagnie l'on détacha un certain nombre de soldats au dépôt de munitions



Port de Marseille ! Une forêt de grues, de vergues, de drapeaux et de mâts. Des voies graves de navires qui viennent de loin. Un déversoir de richesses infinies !



Voici la France qui tulle DOCKERS de MARSEILLE

M. Daladier a demandé à la France de se remettre au travail qu'elle a un instant cessé de travailler. Cependant, nous ne sommes pas des dockers de Marseille, d'un sens des responsabilités et de dignité remarquables. Nous voulons illustrer par une série d'articles et de photographies ce qu'est le dur labeur de la France qui travaille aujourd'hui par les dockers de Marseille.

DEPUIS le 14 juillet, les dockers de Marseille sont à l'ordre du jour. Ils s'en seraient bien passés. Las d'attendre que leurs patrons veuillent bien faire honneur à leur signature de février et discuter leur augmentation de salaires, ils sont passés à l'action.

Ils auraient pu faire la grève, paralyser le port, c'était même le moyen tout indiqué pour avoir rapidement satisfaction.

Ils ont cependant pensé aux usagers du plus grand port méditerranéen, aux intérêts économiques de leur ville et de leur pays, aux répercussions qui pouvait avoir leur grève sur les autres activités marseillaises. Ils ont donc continué à travailler pendant 40 heures par semaine en refusant seulement d'effectuer les travaux de nuit, du dimanche, et les heures supplémentaires. Quand on vous dit que ce sont des brutes...

Le métier de docker n'est pas rose, à Marseille. Ce qui caractérise le travail du port, c'est l'extrême diversité de marchandises qu'y apportent ou qu'emportent les navires.

Une autre caractéristique c'est que les compagnies de navigation, à l'abri du monopole du pavillon, laissent en service de vieux bateaux, mal aménagés, lents, avec des cales étroites, mal placées, en recoins, que le panneau découvre mal.

Les hommes, cependant, accomplissent leur dur travail; il consiste comme chacun sait à embarquer les colis, mettre en cale et arrimer de façon à ne pas compromettre la stabilité du navire ou à débarquer, empiler sur quai ou sous hangar.

Quand la pile commence à monter à 10 mètres de haut et qu'il faut monter au-dessus de sacs de 100 kilos en suivant un plancher de plomb, quand au poids du contenu nauséabond, il faut présenter des angles aigus qui dans le dos (sang desséché, farine de nitrate, cornes, tourteaux, etc.), il y a le journaliste le plus robuste de la ville.

Sans parler du travail du charbon devenu, à Marseille, une expression désignant un travail sale et pénible.

Du charbon combustible et aussi une maladie; les mouches qui hantent les brutes, piquent quelquefois les dockers.

Ils font cela pour 55 fr. 40 par semaine, ils ne travaillent pas tous les jours de la semaine.

L'ouvrier le mieux placé, dans le chantier, travaille au grand jour, pendant 40 heures par semaine, et il n'y en a pas beaucoup qui arrivent.

Dans le meilleur des cas, il gagne 900 fr. par mois.

Un dur métier, fait par des hommes qui ont compris ce que pouvait donner leur solidarité.

On ne fait jamais appel en vain; ceux que des journalistes ont tenté de toucher au cœur; les mères et les enfants d'Espagne ne se laissent pas facilement séduire.

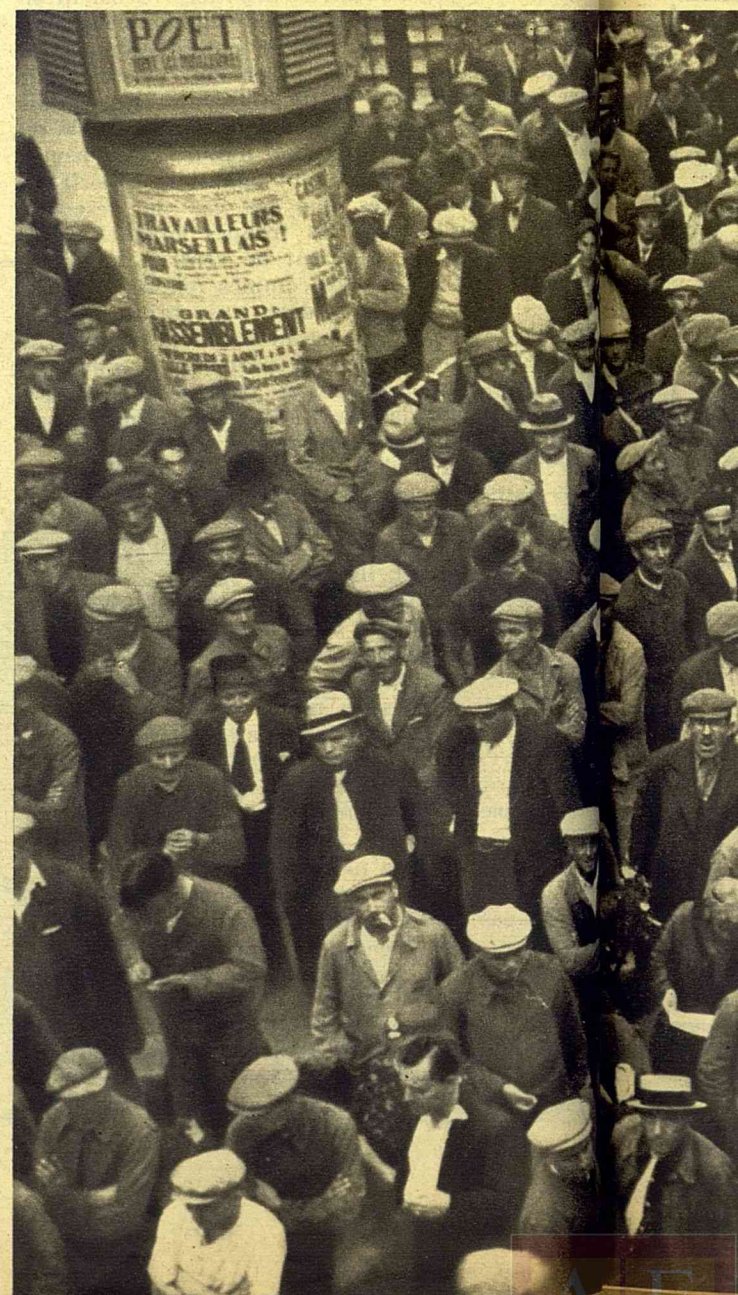
Ils poursuivent leur lutte pour leurs salaires, unis autour de leur digne chef qui aime bien.

LLI.

A gauche : Les dockers écoutent les dirigeants du syndicat à la salle Ferrer, Bourse du Travail.

A droite : La salle Ferrer étant trop étroite, les dockers se sont massés dans la rue où ils écoutent au micro la voix de ceux qui les défendent. En médaillon : Gabrielli, un des dirigeants de l'Union des Syndicats des Bouches-du-Rhône.

A gauche : Les accidents du travail ne sont pas rares chez les dockers. Voici une jeune infirmière de la Clinique Syndicale, faisant un pansement à un ouvrier blessé.



ui tulle
RSELE

mettre au tr...
pendant, no...
ntre, comme...
sabilités et...
d'articles e...
ance qui tr...
ckers de M...

mmence à...
monter au...
un planche...
ou poids...
il faut...
hauséabond...
rosif ou...
s aigus qu...
dans le...
farine de...
nitrate, (...),
il y a...
guier le...
uste de la...
ise.

avail du ch...
devenu, ...
pression to...
se, pour...
ale et pén...
stible et au...
maladie; ...
ntent les...
brutes, ...
es dockers.

55 fr. 40...
ils ne...
es jours de...
x placé, le...
dans le...
grand ma...
ours par...
n a pas be...
arrivent.

es cas, il g...
900 fr.

it par des...
qui ont...
ait donner...
leur soli-

appel en v...
ceux...
ont tenté...
du cœur;

ants d'Espa...
beau-

ur lutte p...
ours sa-...
dirte qu'ils

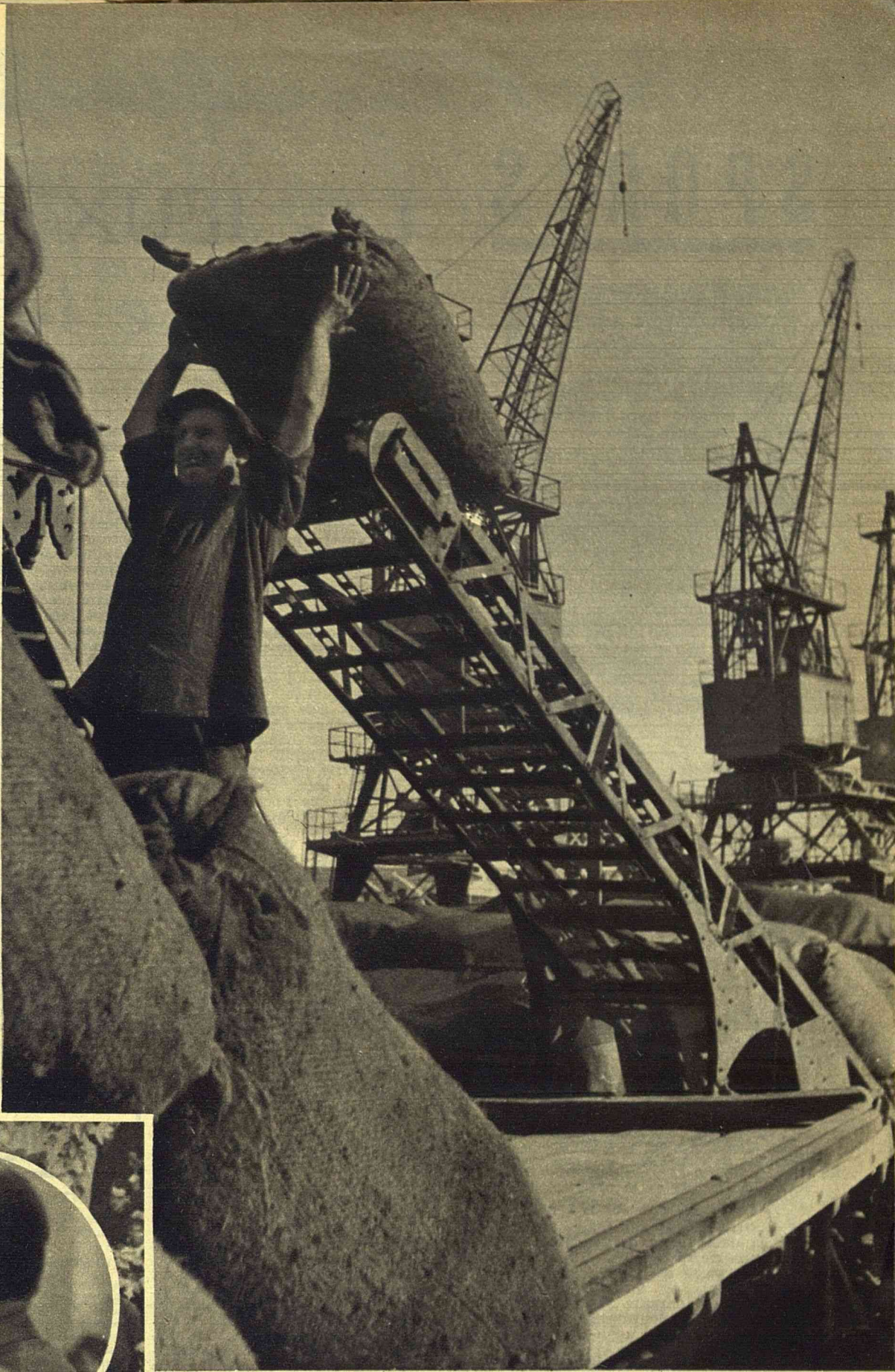
ELLI.



M. Billoux, le sympathique député si populaire parmi les travailleurs de Marseille.



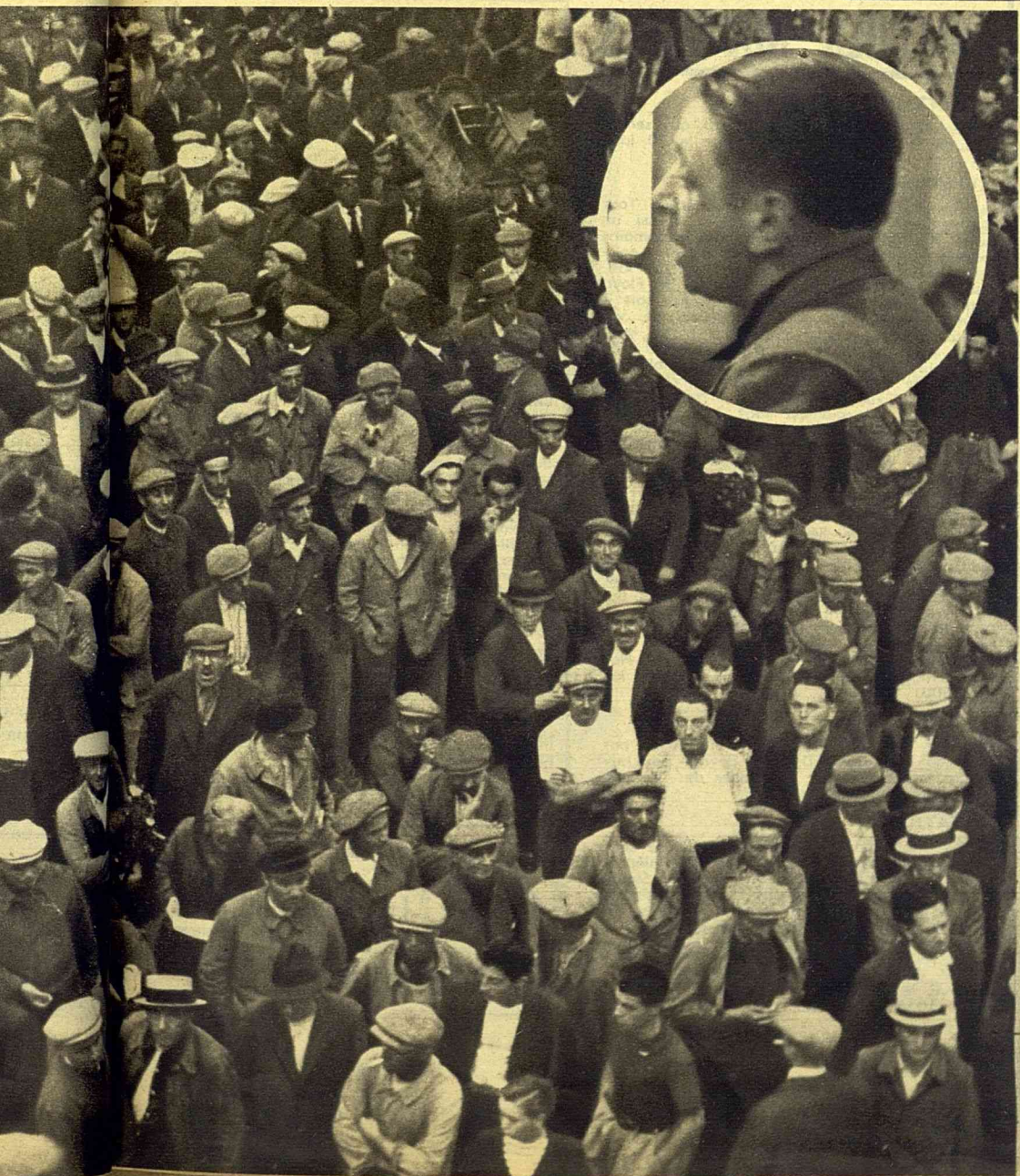
On touche la paye par équipes. 55 francs par jour pour un travail des plus pénibles qui soient !



Si la machine aide l'homme, l'homme doit aider la machine. Le soir, les épaules, malgré leurs muscles durs, sont brisés de fatigue.



Dans le port de Marseille, l'activité est toujours grande. Les cargos les plus diverses viennent se déverser ou s'embarquer sur les quais de cette « porte de l'Orient ».



SPORTS

Les JEUX du SPORT
et de la "COMBINE"

Le visage labouré, les mains blessées, tout le corps meurtri et brûlé, le Belge Meuleman, victime de la « Combine », quitte l'infirmerie du vélodrome.

AMSTERDAM, la belle capitale hollandaise, vient de connaître une semaine bien agitée. Il ne s'y est rien passé de grave : on a simplement, et fort joyeusement, fêté les quarante années du règne de la Souveraine et l'on a profité de l'événement auguste pour organiser et faire courir au Stadium Olympique les Championnats du Monde Cyclistes. On a, toute une semaine, bien festoyé, bien dansé et bien ri, et les Championnats ont, à coup sûr, bénéficié de cette atmosphère de fête puisque les bénéficiaires, pardon ! les organisateurs, ont déclaré que les prévisions les plus optimistes avaient été dépassées et que jamais, de mémoire de Hollandais, on n'avait vu, pour des épreuves cyclistes, une foule aussi considérable. Les organisateurs ont donc été contents, le public, lui, l'a été un peu moins. Les diverses épreuves du demi-fond et particulièrement la finale, l'ont même profondément déçu. Il a senti, assez confusément, qu'on se moquait un peu de lui. Mais nous verrons tout à l'heure pourquoi il s'est fâché, ce bon public hollandais, et parlons de ce qui sut lui plaire.

LA VITESSE

Chez les amateurs, le nombre des engagés était beaucoup moins important que les années précédentes. La catégorie des « purs » n'attire plus beaucoup de monde : Courir pour la gloire n'intéresse qu'assez peu. Il y avait tout de même des Hollandais, des Danois, des Italiens, des Allemands, des Polonais, des Belges, un Suisse, un petit Chinois et deux petits Français. Et ce sont les Hollandais qui ont gagné, avec Van de Vijver, Champion du monde, Derksen 3^e et Ooms 4^e. L'Italien Loatti, parvenu en finale, et battu dans les deux manches par le nouveau champion, était

second. Nos représentants, les jeunes Noblet et Matton, manquant, comme on dit, visiblement de métier, se sont fait battre en série, le premier nommé a réussi à gagner son repêchage, mais l'Italien Bergami l'a éliminé en huitième de finale. C'est, direz-vous, un assez piètre résultat. Il faut en convenir, mais pouvions-nous raisonnablement espérer beaucoup mieux ? Nous n'avons rien en France qui puisse encourager les amateurs, en France moins encore que partout ailleurs. Les amateurs ? Et bien, qu'ils se débrouillent. De temps en temps, un directeur-propriétaire de vélodrome, sur sa belle piste de ciment rose ou de bois blond, organise à leur intention une épreuve, une « médaille ». Mais tout cela reste en l'air, la Fédération responsable ne fait rien, ne met sur pied qu'un nombre d'épreuves officielles fort restreint. Et c'est pourquoi la catégorie n'intéresse personne puisque, aussi bien, non seulement l'amateur ne touche aucun prix, mais encore doit-il se déplacer à ses frais — et ce fut le cas pour Noblet — quand il veut rencontrer à l'étranger d'autres coureurs amateurs. L'an prochain, il est fort probable que le Championnat des Amateurs se courra sans nous et c'est grand dommage. Quant aux Hollandais, ils semblent dès à présent parfaitement armés pour les années à venir.

Les Hollandais sont, cette année, les rois de la vitesse. Chez les professionnels, c'est Van Vliet qui est champion du monde. Ce qu'on avait pu dire des malheurs de Scherens, de son très mauvais état de santé et de son moral, et de tout, s'est trouvé en quelque manière justifié — et les confrères journalistes ont été bien contents — puisque Scherens, le valeureux Belge, le champion six années de suite couronné, a été battu. Ce Van Vliet n'est pas joli, jolii... Il porte des lunettes, il a un air obstiné et des jambes énormes; il ne fait pas du tout grande vedette, mais il roule d'une façon formidable et son sprint est en ce moment irrésistible ! Derrière Scherens, nous trouvons l'Allemand Richter et, à la quatrième place, notre champion Gérardin. Albert Préjean, son ami, l'avait accompagné; dans la presse, à la radio, partout. « Ils » avaient dit tour à tour qu'« ils » allaient gagner, que cette fois on allait bien voir, que et que... Et Gérardin a été battu. Et Michard aussi, et Renaudin itou. L'an prochain ? Peut-être ce même sympathique Renaudin, qui ne manque pas de solides qualités, mais a besoin sans doute d'apprendre son métier, nous causera une surprise.

En tout cas, ce que le public hollandais était content de voir ses deux enfants champions du monde, vous ne pouvez vous l'imaginer. Le Stade Olympique n'avait jamais entendu pareilles acclamations et Van Vliet et Van de Vijver durent faire, leurs lourdes couronnes de lauriers en bandouillère, trois et quatre tours d'honneur. Et ces journées furent les seules réellement bonnes offertes au bon public hollandais durant ces championnats sur piste. Le reste fut tellement laid, terne !

LE DEMI-FOND

Il est possible que les courses de demi-fond perdent pour un très long temps leur prestige et que de plus en plus les spectateurs payants les délaisent.

Et ce sera tant pis pour les gens qui en vivent : entraîneurs, coureurs, managés, petits et grands organisateurs. C'est que, les uns et les autres, auront mérité cent fois que le bon public ne s'intéresse plus à leurs pètarades. Aux championnats du monde, on a assisté à de telles combines, compliquées de tels drames, — on aurait pu tout aussi bien dire de tels massacres — que le public en est revenu et ne croit plus à rien. Vous savez quelle fut la lamentable et tragique fin de la première série du demi-fond. Elle opposait Meuleman,

Kraus, Lohmann, Canazza et Heimann. Dix tours avant la fin de l'épreuve, le jeune Kraus se trouve en tête; il a belle allure, les hommes s'échelonnent sur une centaine de mètres. Soudain, en moins de deux tours, Canazza ralentit et perd près de 400 mètres, se trouvant ainsi devant Kraus, qu'il freine, visiblement. Les autres se rapprochent. Quels autres ? Lohmann ou Meuleman, parce qu'il s'agit bien de savoir lequel de ces hommes Canazza veut aider. Parce qu'il s'agit sans nul doute d'une aide flagrante. Les quatre coureurs et leurs entraîneurs se serrent de plus en plus, l'un d'eux fait un brusque écart, les trois autres longent la balustrade. L'entraîneur de Kraus veut passer mais il n'a pas la place et c'est l'accrochage épouvantable dans la nuit. La foule hurle... Trois corps roulent sur la piste à une vitesse folle... et s'arrêtent tout en bas du virage, inertes, pantelants. Lohmann et Canazza continuent, Lohmann gagne. On relève les coureurs. Par un hasard inouï, il n'y a pas de mort ni de grand blessé. Seul Meuleman est blessé à la face et aux mains, assez sérieusement. Les autres ont des brûlures sur tout le corps sans gravité. Et voilà ! Toute une course faussée, un drame évité par miracle, cela pour une question de contrats à ménager, une simple question de gros sous. C'est un tel et pas un autre qui devait gagner; aux Championnats du Monde, les organisateurs n'entrent certainement pas dans le jeu et c'est aux coureurs et entraîneurs seuls que revient sans doute le soin de régler la belle combine.

La finale du championnat ? Quelle autre bonne histoire ! L'an passé, l'Allemand Lohmann était champion du monde. Cette année, il pousse à la victoire son camarade Metze, durant toute la course, il l'attend, il freine, il use les adversaires de ce bon camarade et par-dessus le marché le Hollandais Wals, — contre l'Italien Servignini et le Français Paillard, qui se démenent — l'aide à son tour. La tripléte veut gagner, elle doit gagner : c'était décidé. Le pauvre Servignini peut à la fin de la course pleurer toutes les larmes de son corps : malgré tout son courage, il ne pouvait rien contre la Combine. Et Paillard non plus. Mais Paillard, lui, n'était pas en forme et s'était trompé de développement.

Je n'étais pas à Amsterdam, mais j'ai entendu à la radio la fin de la course. Le malheureux reporter était navré, quelque peu dégoûté et le public l'était dix fois plus que lui et le manifestait clairement. Si, après les huées, les sifflets qui l'accueillirent quand il fit, en compagnie de Lohmann son tour d'honneur, Metze peut dormir tranquille, c'est qu'il a le sommeil bien pesant et la conscience légère.

Je vous jure que la colère des Hollandais était réconfortante à entendre et les lamentations du brave et honnête Servignini bien touchantes, le soir de cette grande finale où la plus grande Combine le disputait une fois de plus au Sport véritablement sincère. Celui dont nous manquons par trop et que nous voulons revoir.

Jean ROIRE.

QUELQUES NOUVELLES

ATHLETISME.

◆ Les Jeux olympiques de 1940 qui seront disputés à Helsinki commenceront le 20 juillet.

AVIATION.

◆ Howard Hugues, le héros du récent Tour du monde aérien ultra-rapide, a réussi un autre vol, celui-là plus court, mais néanmoins extrêmement intéressant. A bord d'un « Lockheed » 1.100 CV, il a couvert les 4.104 km. qui séparent Glendale (Californie) de Floyd Bennett (New-York) en 10 h. 34 m., soit à la moyenne de 390 km. à l'heure. Ce vol transcontinental est remarquable parce qu'il a été accompli à haute altitude (9.000 mètres environ) démontrant ainsi que le vol stratosphérique est possible et son intérêt, tant du point de vue commercial que militaire, incontestable. Ce raid est tout à la fois une magnifique performance à mettre à l'actif du grand pilote et une expérience parfaitement réussie qui ouvre à l'aviation de demain des voies nouvelles, le vol stratosphérique étant à n'en pas douter par la sécurité accrue et la vitesse plus grande, la solution de l'avenir.

◆ L'Américain de Seversky a volé de New-York à Los Angeles en 10 h. 8 m., soit à la moyenne horaire de 410 km. C'est le nouveau record dans le sens Atlantique-Pacifique, il appartenait au regretté Frank Hawks qui s'est tué récemment à bord d'un prototype... On sait que le record pour la traversée du continent américain réalisée dans l'autre sens (Pacifique-Atlantique) est détenu par Howard Hugues avec une moyenne de 526 kilom. 500.

CYCLISME.

◆ Le 2^e Tour d'U. R. S. S. a été gagné par Denisou de l'équipe Dynamo devant Boukriev du Spartak à 30' et Tarachkov de Dynamo longtemps leader.

NATATION.

◆ Les Championnats de l'U. R. S. S. se sont déroulés avec un très grand succès à Dniépropetrovsk. La championne Alechina et Simon Boitchenko que nous avons eu le plaisir de voir à Paris récemment, ont été battues. En effet, Alechina s'est fait battre dans le 100 m. libre et le 100 m. dos, par Kotchekova qui a réalisé respectivement 1' 12" 2/10 et 1' 22", quant à Boitchenko, Akcenov le battit dans le 100 m. dos en 1' 14" contre 1' 15" 7/10 à Boitchenko.

CYCLISME

◆ Le Club Populaire du Croissant et du 5^e arrondissement organise pour la quatrième fois le « Prix des Amis du Sport Ouvrier ».

Cette épreuve, courue contre la montre entre des équipes de quatre hommes appartenant soit à un journal, une revue, soit encore à une coopérative, empruntera l'itinéraire suivant : départ du Bourget, Louvres, Senlis, Creil, Chantilly, Persan, Auvers, Pontoise, Franconville, Epinay, arrivée à Gennevilliers, soit une distance de 105 kilomètres.

Deux challenges seront mis en compétition : le Challenge Pomis, offert par les amis de l'artiste disparu prématurément et qui reviendra à l'équipe victorieuse et le Challenge Barbusse, offert par l'« Humanité » au club de cette même équipe gagnante.

Cette épreuve, disputée chaque année avec un succès grandissant, doit à nouveau connaître un très beau succès sportif. Dirigeants de clubs de la F.S.G.T., formez dès maintenant vos équipes et engagez-vous au plus tôt à la R. P., 9, rue La Bruyère. Engagements : 50 fr. par équipe, remboursables aux non sélectionnés et donnant droit à un maillot, pour chacun des coureurs. Prix pour toutes les équipes participantes. Clôture irrévocable le jeudi 15 septembre.

◆ ◆
P.-S. — « Regards » sera représenté par une équipe de 4 hommes. Notre journal suivra la course de bout en bout.



Une GARANTIE DE 5 ANS contre tous vices de fabrication, vous la trouverez à LA MAISON DU VELO

La plus Grande Vente Parisienne Demandez le Catalogue gratuit au constructeur-spécialiste des Cycles marque HENRY : Henri BINET, 6, rue Emile-Gilbert, Paris-12^e.

Deux aspects de la clairière de Garches où s'est massée la foule immense. On reconnaît sur la photo supérieure quelques-uns des stands les plus remarquables : Secours Populaire de France, Vie Ouvrière, Regards, l'ARAC, le Chant du Monde, la Maison de la Culture, etc.



LA PLUS GRANDE FÊTE POPULAIRE

à Garches dans la joie et l'union

Les enfants au spectacle réagissent chacun selon son caractère. Il y a l'enthousiaste, la moqueuse, le monsieur réservé, la petite craintive, celle qui ne comprend pas encore très bien, et tous ceux qui simplement s'amuse.



Marcel Cachin et Raymond Camond circulent acclamés par la foule.



La fête annuelle de notre confrère l'Humanité, qui a eu lieu à Garches le 4 septembre, a rassemblé par dizaines et centaines de milliers la foule des travailleurs, dans un besoin de sentir et de faire sentir leur force, leur cohésion et leur unité. Il faut rendre hommage aux organisateurs de cette fête (qui par le nombre de ses participants devient chaque année plus formidable), d'avoir permis à chaque famille de

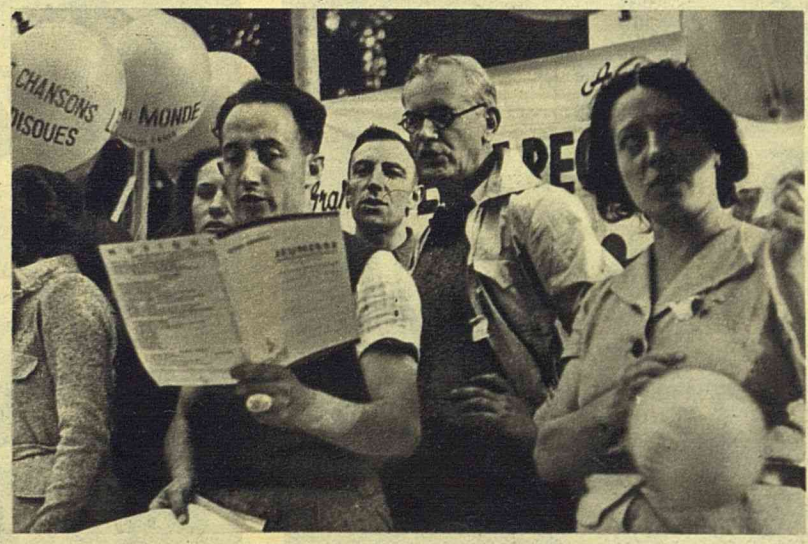
passer une journée joyeuse dans un fraternel coude à coude. Les divertissements et le spectacle à grande mise en scène de la « Ronde des Saisons » ont été appréciés de tous. Parmi les innovations de cette fête, signalons le jardin d'enfants qui a permis aux parents d'amener sans crainte leur famille, et aux petits de s'amuser sous la surveillance d'un personnel éclairé.



Ci-dessus, à droite : C'est un vrai village de toile qui, en une nuit, a poussé dans la forêt. Le soleil a tôt sonné le réveil et rien n'est meilleur que le café qui chauffe sur la lampe à alcool.

Notre journal était présent à la grande fête populaire de Garches. On voit ci-dessus le stand de « Regards » dont les panneaux photographiques attirent les visiteurs.

À droite : Le Chant du Monde chante, et fait des heureux en mettant dans la main des enfants les filles qui retiennent les beaux ballons jaunes, sur lesquels on peut lire « chansons, disques, chant du Monde ».



On a fait la queue pour le vin, puis pour la brassée de pains. Maintenant, il s'agit d'ouvrir les valises, de mettre la table et de se ravitailler. Rien ne manque, toutefois la table est un peu basse !



Une maman vient d'amener sa petite fille au jardin d'enfants. Elle la retrouvera à la fin de la fête, ravie et point fatiguée, avec de nouveaux amis qu'il sera bien dommage de quitter.



Quelle...
sé, l'Al-
ion du
la vic-
toute
il use
arade et
llandais
gnini et
émènent
tte veut
it déci-
à la fin
larmes
ourage,
ombine.
Paillard,
it trom-
mais j'ai
course.
navré,
c l'était
nifestait
les sif-
fit, en
r d'hon-
anquille,
ant et la
les Hol-
entendre
et hon-
le soir
grande
de plus
e. Celui
et que

DOIRE.

E

et du
pour
rix des
montre
es ap-
revue,
runtera
ourget,
Persan,
oy, ar-
ance de

compéti-
par les
ment et
e et le
Huma-
ipe ga-

repré-
ommes.
rse de

5 ANS
de fabri-
ouvez à
U VELO
Parisienne
construc-
HENRY :
Paris-12^e.

vos loisirs

vos loisirs

vos loisirs

POUR
VOS
LOISIRS

CINEMA



Ci-dessus : des révolutionnaires sont surpris au bord de la mer par la police tsariste.

Dans notre numéro 238, du 4 août, nous avons signalé « Au loin... une voile », œuvre magistrale de Wladimir Liegoschine. Cette réalisation tirée d'un roman de Valentin Kataïev, décrit l'épopée d'un marin du « Potemkine », qui, réfugié en Roumanie, revient à Odessa pour continuer son œuvre révolutionnaire. Les personnalités de deux enfants qui se mêlent à la vie de

ce marin donnent à ce film une densité d'émotion extraordinaire. Ce film à qui, malheureusement, le visa de la censure a été refusé, ne peut être projeté qu'en séance privée par les soins des Amis de l'Union Soviétique. Nous sommes heureux de pouvoir présenter quelques vues de ce film inoubliable.



Gavrick, le petit pêcheur, qui deviendra l'ami du marin Joukov.

Les premières photographies animées

La photographie fut inventée par Nicephore Niepce et perfectionnée par Daguerre. En 1839, le gouvernement français, sur la proposition d'Arago, racheta leurs brevets à Daguerre et aux héritiers de Niepce et mit l'invention dans le domaine public. La daguerréotypie connut tout de suite un succès prodigieux. Une véritable rage de « daguerréomanie » s'empara du public, bien que les appareils fort coûteux pesassent alors cinquante kilos et qu'une pose d'une demi-heure en plein soleil fût nécessaire pour obtenir un portrait.

Mais après 1840, la daguerréotypie se perfectionna rapidement et devint, peu à peu, la photographie, une photographie encore très éloignée de la technique moderne. Cependant les appareils étaient devenus transportables, les temps de pose abaissés à une minute et même moins.

Le principe de la reconstitution d'un mouvement en partant d'images fixes était connu depuis 1833 et appliqué dans de nombreux jouets. Il semblait donc que ce devait être, dès les débuts de la photographie, une idée toute naturelle de tenter de remplacer les dessins en usage dans ces appareils par des photographies.

Il fallut pourtant attendre jusqu'en 1852 pour que de telles tentatives fussent effectuées. L'année précédente (1851), l'Anglais Brewster venait de lancer commercialement, à la grande exposition de Londres, un appareil à reproduire le relief en partant de la photographie. Cet appareil, que fabriquait l'opticien français Jules Duboscq, est encore aujourd'hui connu sous le nom de « stéréoscope ».

Dès lors, on commença à combiner le stéréoscope et les appareils de vue animée. Plateau aurait eu cette idée un peu avant 1850 et l'opticien Duboscq essaya de réaliser des photos animées à partir de 1851. Mais les appareils de Duboscq, maintenant perdus, ne furent vraiment au point qu'en 1854. Avant lui, à Londres, le Français Claudet et l'Anglais Wheatstone en 1852 avaient réussi à mettre au point les premières photos animées et en relief.

Les mouvements reproduits étaient obligatoirement élémentaires. Duboscq usa, au maximum, de 32 images. Il photographia des machines en les immobilisant dans diverses phases de leur fonctionnement et réussit ainsi à recomposer exactement leur mouvement. De même, il fit poser une femme à son ouvrage dans les mouvements successifs de la couture. Il réussit ainsi à recomposer, très artificiellement, le mouvement humain. Mais qu'on songe qu'à une époque où l'instantané n'était réussi qu'exceptionnellement à l'aide du procédé délicat du collodion humide, une pose de près d'une minute était nécessaire pour chaque épreuve. Il ne pouvait être question d'une décomposition instantanée du mouvement en 15 ou 20 images à la seconde.

Quoi qu'il en soit, dès 1852 les premières photographies animées étaient devenues une réalité. Pour faire un nouveau pas dans le chemin de l'invention du cinéma il fallait encore avoir l'idée et la possibilité de projeter sur écran les photographies animées.

Georges SADOUL.



Gavrick, le fils du pêcheur, et Pierrot, le fils du professeur, tels notre « Gavroche », ravitaillent les révolutionnaires.

j'aura
chez m
la gro
riette
ou la
tant l
cune
ville.
Que
son s
ner, o
c'est s
venanc
s'il n'
vivre
moi, j
celle
mise
la mai
et heu
que M
core q
Ces
temps
lumièr
vers le
maît.
endroi
à prof
était t
croix
les fos
aussi,
venir
reux o
la terr
un peu
idées

qu'un j
cimetière
mère, c
de tous
d'année
après q
cheveux
après u
En r
dépassé
m'avait
de l'anc
domina
tait un
heure
bourg.
à brâm
j'entend
vite, pr
faudrai

ILL

LE MOULIN du FRAU

par Eugène LE ROY

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Mastrangeas, ami de son oncle. Ce travail sédentaire ne lui plaît guère, il se prend à regretter la fraîche et riche campagne du Frau. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier.

Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, la chasse, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la jolie et sage Nancy.

Je m'en allai tranquillement; il faisait un petit clair de lune et le temps était doux. Chemin faisant, je pensais à Nancy, à notre prochain mariage, et je me trouvais bien heureux de prendre une fille comme ça. Quand je venais à la comparer aux autres de ma connaissance que j'aurais pu fiancer pour être de même position que chez nous, comme la fille de Mathet, du Taboury, ou la grosse Rose de chez Latour, de Coulaures, ou Mariette Brizon, de Nanthiat, ou Félicité de chez Roumy, ou la jolie Nanon Férégaudie, de Cognac, qui aimait tant les rubans et la contredanse, je me disais qu'aucune de celles-là ni d'autres ne lui venaient à la cheville.

Quelques milliers de francs apportés dans une maison s'en vont vite lorsque la femme ne sait gouverner, ou qu'elle est dépensière. L'argent ne gâte rien, c'est sûr, mais il faut regarder premier à la convenance, et puis après s'il y a de l'argent, tant mieux; s'il n'y en a pas, tant pis : pourvu qu'on puisse vivre en travaillant, c'est tout ce qu'il faut. Pour moi, j'étais heureux de faire une petite position à celle que j'aimais, et je voyais déjà ma chère promise mettant tout bien en ordre chez nous, faisant la maison riante, et rendant tout son monde content et heureux, même les bêtes, même la pauvre Finette que Marion ne pouvait souffrir dans la cuisine, encore qu'elle vint de chasser.

Ces pensées agréables me faisaient couler vite le temps. En passant à Chourgnac, je ne vis aucune lumière, excepté celle de l'église qui pointait à travers les vitraux, bien faiblement. Tout le bourg dormait. On se couche de bonne heure dans ces petits endroits, on s'y lève de même, et on y met la nuit à profit. Dans le cimetière, autour de l'église, tout était tranquille. Presque point de pierres, mais des croix plantées au milieu des hautes herbes marquant les fosses. Ceux qui sont là, me pensais-je, dorment aussi, et dorment bien. C'est là qu'il nous faut tous venir nous coucher un jour, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, et nous confondre et mêler à la terre, jusqu'à ce point qu'on ne puisse retrouver un peu de poussière de nous. Et comme toutes mes idées se tournaient toujours vers Nancy, je songeai

A partir de Saint-Orse, on traversait un pays qui n'était guère beau, ni encore. C'était des bois de chêne repoussant sur les vieilles souches, chétifs et espacés, parce que, dans ce pays de cause, il n'y a presque point de terre, et les racines ne pouvant s'enfoncer, sont obligées de s'étendre dans la mince couche qui couvre la pierre. On faisait en ce temps de bons bouts de chemin, sans trouver une maison. Depuis il s'en est bâti quelques-unes sur des défriches plantées de vignes, dans les moins mauvais endroits, ou sur le bord des nouveaux chemins, dans lesquelles demeure quelque cantonnier. Mais ça ne vaudra jamais les bons pays des rivières de la Loue, de l'Isle et de l'Haut-Vézère, entre Excideuil et Périgueux.

En passant à la Font-del-Naud, je sentis le froid du matin et je mis ma limousine sur mes épaules. Le coq de la maison chantait à pleine gorge, et alentour, dans les maisons écartées, d'autres coqs lui répondaient. On entendait sur la terre sèche sonner les sabots de quelque métayer allant à la grange donner aux bœufs; et au loin, du côté de Gabillou, tintait l'Angelus à une cloche fêlée. Le jour commençait à pointer sur ma gauche vers Azerat, tandis que j'étais qui montait à Thenon.

Lorsque je fus en haut du bourg, quelques maisons commençaient à s'ouvrir; on se levait de bonne heure, à cause du marché. Je descendis du côté de l'église, et j'allai à l'auberge que Gustou m'avait enseignée. Les gens étaient levés déjà et on mettait les marmites au feu, à seule fin que la soupe fût prête de bonne heure. Après avoir mis ma jument à l'écurie, je revins à la cuisine pour me chauffer un peu. Quand on a voyagé comme ça la nuit, sans dormir, on est, quoiqu'il fasse beau temps, tout de même un peu gourde. Les gens de la maison me dirent que Labrugère arriverait vers les huit heures, et sur ça je me mis à boire le vin blanc avec l'aubergiste. Tout en buvant, il me demanda de quoi il s'agissait; et lorsque je lui eus dit que notre garçon s'était démanché une épaule, il me versa à boire en disant :

— Ça n'est rien pour Labrugère, dans un tour de main il aura remis tout en place.

— A votre santé !
— Il n'y en a point de pareil à lui pour ces choses-là, ajouta-t-il, pas plus à Bordeaux ou à Limoges qu'à Périgueux; ça vient de famille : son père était aussi des plus adroits.

— A la vôtre !
— Il n'y a jamais eu, voyez-vous, de médecins dans le pays pour arranger un membre cassé ou démis, comme les Labrugère.

Je le croyais sans peine, car en ce temps-là, il y avait dans nos campagnes des gens qui se disaient médecins et qui n'étaient que de mauvais droguers, saignant les gens à pleines cuvettes, et ne sachant guère rien faire de plus, ne l'ayant point appris. J'en ai connu un qui avait raccommodé de travers le bras d'un enfant, de sorte que le dedans de sa main tournait en dehors.

Il aimait assez le vin blanc, l'aubergiste : « Encore un verre », dit-il, mais je le remerciai en lui disant : « Vous ne le plaignez pas ! — Ma foi, dit-il, cette année nous avons plus de vin que d'eau; le puits de la place est à sec et il faut aller au diable chercher l'eau avec des barriques. »

C'est vrai que l'eau est rare dans cet endroit-là, et j'ai oui dire que la même eau de vaisselle y sert quinze jours; mais peut-être on dit ça pour rire.

Cette cuisine était pleine de mouches qui bruiss-

saient réveillées, dans les paquets de fougères pendus au plafond, et couvraient la table; c'était déplaçant. Je sortis pour me secouer un peu : les marchands forains commençaient à arriver, portant leurs marchandises sur des charrettes ou à dos de mulet. Ils arrivaient de Montignac, de Rouffignac, de Périgueux. Leurs bancs étaient plantés par le placier; et aussitôt arrivés, ils déchargeaient leurs marchandises, les arrangeaient sur des planches, mettaient une toile sur leur banc en cas de pluie et pour le soleil, et s'en allaient déjeuner afin d'être prêts au moment de la grande poussée.

Vers les huit heures je m'en allai sur le foirail des bœufs, pensant que peut-être j'y trouverais mon oncle Gaucher, d'Hautefort. Il n'y était pas encore, mais comme je m'en retournais pour ne pas manquer Labrugère, je le vis qui arrivait par le chemin d'Azerat avec une bande de veaux entravés, qu'il conduisait avec mon cousin l'ainé. Ils furent bien étonnés de me trouver là, et lorsque je leur en eus dit la cause, mon oncle approuva fort Gustou de n'avoir pas voulu de médecin, vu qu'il n'y en avait pas dans toutes nos contrées d'aussi capable que Labrugère pour ces choses-là. Après que les veaux furent attachés aux barrières, mon cousin resta devant, et mon oncle vint avec moi à l'auberge. Comme nous étions là, devant la porte, nous vîmes venir Labrugère sur sa mule. C'était un grand bel homme d'une belle figure, et qui n'avait pas l'air sot. Mon oncle l'aborda tandis qu'il mettait pied à terre, et lui dit qu'on avait besoin de lui au moulin du Frau, pour le garçon qui s'était démis une épaule, et que j'avais marché toute la nuit pour venir le querir.

— Et où est-ce le Frau ? dit-il.

— Au delà de Coulaures, à une heure de chemin.

— Ça n'est pas tout près.

Après cela, il me fit raconter comment c'était arrivé et quand, et ce que sentait notre garçon. Lorsque je lui eus bien tout expliqué, il nous dit : « Ça ne sera rien. Je vais bien soigner ma mule, faites-en autant de votre bête, puis nous déjeunerons et nous partirons. »

Ce qui fut dit fut fait. Pendant que nos bêtes, mises à part, mangeaient un bon picotin de civade, nous entrâmes à l'auberge déjeuner tous les trois.

Tandis que nous étions là, un homme rentra et demanda à Labrugère s'il ne pouvait pas venir chez lui pour sa femme qui s'était foulé un pied. Lorsqu'il eut ajouté qu'il demeurait du côté de la Forêt-Barade, au Four-de-Marty, Labrugère lui dit qu'il avait pour le moment quelque chose de plus pressé, mais qu'il y passerait le lendemain matin en s'en retournant chez lui, à Barre, et d'ici là d'arroser le pied d'eau fraîche et d'y tenir des linges mouillés.

Après déjeuner, mon oncle s'en fut au foirail, et Labrugère et moi, bridant nos montures, nous partîmes au moment où les gens arrivaient à pleins chemins.

En descendant la côte, Labrugère me demanda où j'avais passé pour venir. Lui ayant expliqué mon chemin, il me dit alors qu'il valait mieux aller passer l'eau au gué du moulin, au-dessous de Sainte-Yolée, au lieu de Tourtoirac, et que ça nous raccourcirait. Quand nous fûmes donc à la Font-del-Naud, nous primes par le village de la Roiphe, de là à Goursac, et après, laissant Gabillou sur la gauche, nous allâmes passer sous le château de Vaudre.

Quand nous y fûmes, Labrugère dit :

— Voilà l'ancien château de mes cousins d'Hautefort.

Je fus un peu étonné, et je lui dis :

— De vos cousins ?

— Oui, répondit-il, notre véritable nom n'est pas Labrugère, il est d'Hautefort. Mon grand-père s'appelaient Bernard d'Hautefort, sieur de la Brugère, qui était un bien de famille dans la paroisse de Limeyrat. A la Révolution, il quitta le de, et nous ne nous sommes plus appelés depuis qu'Hautefort-Labrugère, et pour faire court on ne nous appelle plus que Labrugère. Mon grand-père Bernard fut maire de Rouffignac, pendant la Révolution. C'était un crâne homme, mais il n'était pas bien riche et il eut beaucoup d'enfants qui furent pauvres par conséquent. Notre famille vient d'un bâtard du premier marquis d'Hautefort, appelé Charles. Son père, qui l'aimait beaucoup, l'avait établi au château de Chaumont, dans la paroisse d'ajat, et puis ensuite dans le bien noble de Nadalou, près de Montignac. Ce Charles, de son vivant, fut lieutenant du Prévôt des Maréchaux à Sarlat, et son fils, qui s'appelaient François, lui succéda dans cette place. La famille était riche en ce temps-là, mais à force de se diviser entre les enfants, le bien s'éparpilla et disparaît. C'est ce qui nous est arrivé; de manière que moi qui, en fin de compte, descends du même auteur et suis du même sang que les Messieurs d'Hautefort, je raccommode les membres, tandis que nos ancêtres communs les cassaient : voilà comment vont les choses.

— Ma foi, lui dis-je, raccommoder les membres, ça vaut toujours mieux que de les casser.

Il se mit à rire : « Sans doute, mais avec ça, quoi qu'on ne soit plus que des paysans, on aime à se



Ce vieux rusé, qui ne lui avait jamais tant seulement apporté de la foire un tortillon d'un sou, ne lui acheta-t-il pas un beau pouchoir de cou.

qu'un jour nous serions couchés tous deux dans le cimetière de chez nous, à côté de mon père, de ma mère, et que nous mèlerions notre poussière à celle de tous les Nogaret enterrés là depuis une centaine d'années. Au moins, me disais-je, pourvu que ce soit après que nous aurons élevé nos enfants, lorsque nos cheveux auront blanchi; alors, à la garde de Dieu : après une longue vie de travail, il faut se reposer.

En rêvant ainsi, j'arrivai à Saint-Orse, ayant dépassé, sans m'en donner garde, la cafourche dont m'avait parlé le grand Nogaret. Les hautes murailles de l'ancien château se dressaient en noir sur le ciel, dominant la petite combe aux prés verts, d'où montait une bonne odeur d'herbes mûres. Il était une heure et demie à peu près, lorsque je traversai le bourg. Au bruit des pas de ma jument, un âne se mit à brâmer au fond d'une étable et ce fut tout ce que j'entendis. Continuant ma route, je ne marchais pas vite, préférant ménager ma monture, sachant qu'il me faudrait attendre assez longtemps à Thenon.

ILLUSTRATION de GRANGE

rappeler qu'on vient d'une grande famille. Vous me direz que c'est de la fumée; je ne dis pas le contraire, mais en y regardant de près, tout est fumée, et nous ne vivons que de ça.

Sur ma demande, Labrugère m'apprit que cette habileté à remettre ou à raccommoquer les bras, jambes, côtes et os quelconques, venait de son bisaïeul, et que ce don de nature avait été transmis, avec des enseignements pratiques, à son grand-père Bernard, qui avait à son tour enseigné son fils aîné; en sorte qu'il y avait en ceci un don naturel, des secrets de famille et une habileté héréditaire. Mais, ni le bisaïeul, ni le grand-père, n'en faisaient point un métier; ils se bornaient à rendre service autour d'eux par bonté, allant même assez loin si on les faisait demander, tandis que lui-même et son père aussi vivaient de cet état.

Tout en caquetant, nous cheminions bon train et bientôt nous arrivâmes au gué du moulin dont je ne me rappelle plus le nom. Ayant passé l'eau, nous piquâmes droit sur Coulaures, en passant par Fosse-Landry.

Il était sur le coup de trois heures et demie lorsque nous arrivâmes au Frau. Aussitôt les bêtes débridées, je leur donnai du foin, et mon oncle arriva.

— Salut, dit-il, en donnant une poignée de main à Labrugère; je suis content de vous voir, car ce pauvre Gustou se tourmente fort de la crainte que mon neveu ne vous ait pas trouvés. A présent qu'il a ouï les pas des bêtes il doit être plus tranquille.

Nous montâmes de suite à la maison, où nous avions mis Gustou, au lieu de le porter dans sa chambre du moulin, afin d'avoir plus de commodité pour le soigner.

— Voulez-vous boire un coup avant de le voir ? dit mon oncle à Labrugère, quand nous fûmes dans la cuisine.

— Merci, non; après, je ne dis pas.

En entrant dans la chambre, Labrugère posa son chapeau sur une chaise, et puis s'approcha du lit de Gustou.

— Ah ! ah ! c'est vous qui avez fait cette bêtise ?

— Eh ! oui ! fit piteusement Gustou.

— N'ayez crainte, nous allons arranger ça.

Et, soulevant doucement le pauvre Gustou, il nous lui fit ôter sa chemise, pour mettre l'épaule à nu. Puis il le plaça à moitié couché sur le coussin de manière à le dégager du lit. Après cela, il prit le bras de la main gauche et l'éleva en l'air, tandis que de sa main droite il tâta l'épaule. Ses doigts nerveux, écartés, s'enfonçaient dans la chair, comme des instruments de fer. Il les relevait, les renfonçait, les rapprochait, écartait de nouveau, comme qui joue de la vielle, et pressait fortement en de certains endroits. Pendant ce temps, Gustou geignait comme notre mule quand on la sanglait un peu fort. Enfin, Labrugère ayant saisi le joint, pesa fortement de ses doigts en une certaine place, où la marque en resta, ce qui fit jeter un cri à Gustou; en même temps, de son autre main, il fit faire un mouvement au bras qu'il tenait en l'air et le reposa sur le lit en disant :

— Voilà, mon garçon, ça y est.

Tout cela avait duré trois ou quatre minutes.

— Maintenant, nous dit Labrugère, il n'y a qu'à lui remettre sa chemise et à le laisser reposer. Mais il ne faudra pas qu'il fatigue son bras de quelques jours.

Qui fut content, ce fut Gustou.

— Voyez-vous, Labrugère, dit-il, je vous ai envoyé chercher parce que je savais bien qu'il n'y avait que vous pour une affaire comme ça. Maintenant, ajouta-t-il, je ne suis qu'un garçon meunier, et je ne puis vous récompenser que selon mes moyens et non comme vous le mériteriez; mais, écoutez, si jamais je peux vous rendre service, comment que ce soit, de jour ou de nuit, je le ferai, quand je croirais me démancher l'autre épaule.

— Merci, merci, mon ami, ça peut arriver que j'aie besoin de vous. Mais à cette heure, il vous faut reposer parce que ça vous a secoué un peu. Allons, je reviendrai vous voir avant de partir.

En revenant dans la cuisine, Labrugère alla se laver les mains et dit :

— Eh bien ! maintenant, si vous voulez, je boirai bien un coup.

Après s'être rafraîchi, Labrugère voulait repartir, mais mon oncle lui dit :

— Écoutez, il vous vaut mieux souper et coucher ici; votre mule se reposera, et vous pourrez vous en aller demain de bonne heure si vous voulez.

— Ma foi, dit-il, je veux bien. Quand je suis chez de braves gens, je ne fais pas de façons. Demain matin je parlerai à la pointe du jour, et, au lieu de passer par Thenon, je m'en irai tout droit chez cet homme du Four-de-Marty, en passant par Ajat; ça me raccourcira.

Quand ce fut convenu, nous descendîmes au moulin, et mon oncle dit : « De vos côtés, Labrugère, vous ne connaissez guère les poissons, attendu qu'il n'y a par là en fait d'eau que les mauvais lacs de la Forêt-Barade, qui séchent l'été; il faut que je tâche de vous en faire manger. » Disant cela, il décrocha l'épervier : « Ça n'est pas trop l'heure, mais manque d'autre chose, nous aurons toujours une poêlée de goujons. »

En montant le long de l'eau, mon oncle tira quelques coups d'épervier, mais il n'amena rien que quelques acées et de mauvaises libournaises. « C'est à rien faire, dit-il; descendons au-dessous du moulin, nous attraperons du goujon dans le courant. »

Et, en effet, dans quelques coups il remplit à moitié un crible, que je portai à la maison.

Après cela, nous fûmes nous promener du côté de la Borderie, où pour lors, nous avions des maçons qui montaient une grange. Comme nous étions là, devisant du travail, Nancy sortit, entendant du monde, et dit le bonsoir en nous conviant à entrer.

— Merci, ma petite, répondit mon oncle, nous nous promenons un peu en attendant le souper.

— Voilà une belle drôle, dit Labrugère à demi-voix.

— Oui, dit mon oncle, et, ce qui vaut mieux, elle est bonne et sage.

Tandis qu'ils regardaient les ouvriers, je m'en allai causer sur la porte avec Nancy, et je lui contai mon voyage, et que toute la nuit en cheminant j'avais pensé à elle, tellement que le temps ne m'avait brin duré. Puis je lui dis comment en un rien de temps Labrugère avait arrangé l'épaule de Gustou.

Tandis que je babillais avec elle, mon oncle s'était remis en chemin avec Labrugère, et il lui montrait une vigne que nous avions fait planter. Il n'aurait pas été honnête de laisser notre hôte; je dis bonsoir à Nancy, et je fus les rejoindre. Nous fîmes le tour du bien, tout doucement, nous arrêtant souvent, comme on fait entre gens de campagne, pour regarder une pièce de blé, ou un pré bon à faucher, ou une chenevière, ou même des choux dans une terre.

Ayant fait le tour, nous entrâmes à la maison et Labrugère fut voir Gustou, qui nous dit que ça allait bien maintenant, qu'il avait dormi, et qu'il mangerait bien un peu, s'il y avait moyen.

Quand il eut mangé et bu un bon coup, nous allâmes souper. Lorsque Marion avait vu que Labrugère restait, elle avait vite tué un poulet, et l'avait fait sauter emmi des artichauts. Avec les goujons et des haricots, ça faisait un bon petit souper de campagne. Labrugère se régala de goujons, seulement il remarqua qu'ils étaient éventrés, et ajouta qu'il avait ouï dire qu'ils étaient meilleurs quand ils n'étaient pas vidés.

— Ça dépend, dit mon oncle, il y en a qui les aiment avec les boyaux, mais ça les rend trop amers à mon goût. Et puis, c'est de la fiente qu'il y a dedans, et fiente de goujons ou fiente de bécasse, pour finir c'est toujours de la fiente. Il faut vous dire aussi que dans la maison nous avons toujours eu, de père en fils, la coutume de vider les goujons, comme étant nous autres, venus de Brantôme.

Et alors il nous expliqua que l'hospice de Brantôme étant sur le bord de l'eau, on jetait par les fenêtres dans la rivière, les cataplasmes, les emplâtres et autres affaires des malades, en raison de quoi les goujons des graviers du tour de la ville étaient bien gras, bien beaux, mais qu'il fallait les vider, parce que quelquefois ils avaient de la charpie dans le ventre.

Cette explication fit rire Labrugère aux éclats; il n'était pas, ni nous non plus, de ces mauvais petits estomacs qui s'émeuvent pour si peu.

Après souper, Marion mit la dame-jeanne de pincé sur la table, de l'eau-de-vie et de l'eau-de-noix, et nous devisâmes un moment, mon oncle fumant sa pipe, et Labrugère prenant une prise de temps en temps; puis, tout le monde alla se coucher.

À la première chantée de notre coq, le lendemain, je me levai pour donner à la mule de Labrugère, puis je revins me coucher. Sur les trois heures, nous nous levâmes tous, et l'on but le vin blanc en cassant la croûte : il n'y a rien comme ça pour chasser la brume, quand on va en route le matin.

Quand la pointe du jour parut du côté de Puységolier, Labrugère sortit avec nous; mon oncle lui donna un louis d'or pour ses peines, il nous secoua la main, enjamba sa mule et partit.

Dès le même jour Gustou se leva. Il ne pouvait s'aider de son bras, il lui fallut le porter dans un mouchoir attaché autour de son cou; mais quinze jours après il n'y connaissait plus rien.

VI

Le démanchement de l'épaule de Gustou nous avait un peu retardés pour les foins, de manière que la dernière charretée ne fut rentrée qu'à la mi-juillet. Quand ce fut fait, je dis à mon oncle, voir s'il n'était pas temps de penser à la noce. Mais il me dit qu'il valait mieux laisser passer le temps des métives et celui des battaisons, parce que c'était un moment où tout le monde était bien occupé, et que plusieurs de nos parents et amis ne pourraient pas venir, rapport à ça. Il ajouta que par ainsi il valait mieux remettre la noce après les vendanges, lorsqu'on aurait écoulé et qu'il y aurait du bon vin nouveau, d'autant mieux que notre dernière barrique qui n'était pas encore en perce, était un peu piquée.

Je convenais bien que c'était de bonnes raisons, mais ça ne fait rien, c'était encore trois mois à attendre, et je trouvais que c'était bien loin.

— Va, me dit mon oncle, c'est votre meilleur temps, c'est celui où on ne voit que les fleurs, et où tout rit aux amoureux. Quand il s'agit, vois-tu, de s'attacher pour la vie ça n'est pas une mauvaise chose de se bien connaître auparavant, de s'éprouver un peu, et de se montrer qu'on a une amitié solide qui se bonifie en vieillissant comme le vin.

J'ai toujours été rétif à gouverner, lorsqu'on voulait me faire faire sans raison quelque chose, ou lorsqu'on voulait me faire prendre une opinion, sans me montrer qu'elle était la meilleure. Je passais à cause de ça pour entêté, parce que je ne changeais d'idée qu'après que je voyais que j'avais tort. Ça n'était pas le tout de me le dire, il fallait me le prouver; alors je cédaï. Mais autrement non, quand ça aurait été le préfet qui me l'aurait dit. Je me souviens que lorsque ma mère me faisait aller au catéchisme, et que le curé nous parlait de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et du reste, et nous disait qu'il fallait croire à tous ces mystères sans les comprendre, j'avais beau me battre les côtes pour ça, je ne pouvais pas y arriver. Tout ce que je pouvais faire, c'était de n'y point penser, et de ne pas me poser la question à moi-même. En ce temps-là, je mettais de la bonne volonté à croire, bonne volonté inutile d'ailleurs; mais depuis que j'ai été jeune homme, il a suffi qu'on ait voulu m'imposer quelque chose par autorité pour que je me sois toujours rebiffé.

Tout cela est pour dire que je finis par me rendre aux bonnes raisons de mon oncle. Mais celui qui fut le plus dur à entendre la chose, ça fut le père Jardon. N'ayant plus parlé de la noce, il commença à s'inquiéter; il demandait déjà tous les jours à Nancy pour quand c'était; mais elle lui répondait que ce serait dans quelque temps. Ce retard et ces réponses en l'air ne faisaient pas son affaire. Depuis qu'on lui avait promis de le mettre dans le petit bien du Taboury, il avait une peur du diable que le mariage vint à se manquer. Comme il était soupçonneux et méfiant comme tout, il se figurait sans doute qu'on avait mis la noce si loin, pour lui faire quelque tour, pour se passer de lui, peut-être, et pour lui manquer de parole pour le bien. Ça ne veut pas dire qu'il nous crût canailles, non, il nous en aurait voulu à la mort de le faire, mais il aurait pris notre promesse pour une ruse et notre manque de parole pour un tour d'adresse; jamais de la vie il n'eût pensé que ce fût une coquinerie.

En attendant, c'était risible de le voir faire le bon enfant, avec sa figure dure, pleine de rides profondes, ses petits yeux gris et son nez pointu. Ah ! Nancy n'était pas brusquée maintenant; lui qui lui avait donné plus d'une buffade lorsqu'elle était petite, il lui disait de bonnes paroles à cette heure, et lui faisait entendre tout doucement qu'il valait mieux se presser. Que diable ! une fois que le mariage est fait, il n'y a plus rien à craindre, il ne peut plus se défaire, mais tant qu'on n'a pas dit oui, on ne sait pas ce qui peut arriver. Sans doute, j'étais un brave garçon, et il aurait mis sa main au feu qu'il n'y en avait pas de pareil dans la paroisse, mais, enfin, si je venais à changer d'idée ? Et puis, cette fréquentation trop longue faisait caqueter les gens. Et il mignardait Nancy pour qu'elle me fit entendre d'avancer la noce. Ce vieux rusé, qui ne lui avait jamais tant seulement apporté de la jofre un tortillon d'un sou lorsqu'elle était petite, lui acheta-t-il pas un beau mouchoir de cou, à la foire de juillet, à Excideuil ! A moi, il ne me disait rien, connaissant bien que je ne l'aimais pas, parce qu'il avait été dur et brutal avec la pauvre drôle; mais il tournait de temps en temps autour de mon oncle, qui ne l'aimait pas plus que moi, mais qui ne le donnait pas tant à connaître, et parlait par-ci par-là de la noce. Mais mon oncle qui le voyait venir de loin, avec ses gros sabots, comme on dit, faisait celui qui ne comprend pas, et Jardon n'osait pas s'expliquer franchement, de peur de montrer ses craintes; ça faisait que mon oncle riait en dedans de voir ce vieux renard chercher matoisement à lui faire entendre qu'il valait mieux faire le mariage de suite. Mais pourtant, un jour, ennuyé de l'avoir comme ça de temps en temps après lui, il l'envoya au diable : « Ah ! ça, Jardon, vous voilà plus pressé que les amoureux ! Et si quel-qu'un apportait l'autre moitié du louis d'or ! Attendez donc en patience le temps qu'ils ont choisi. »

(A suivre.)

Eugène LE ROY.

A vous aussi les joies de la route...

Réalisez vos rêves d'espace, de vitesse, de grand air, en prenant votre chance à la

TRANCHE DE L'AUTOMOBILE

LOTÉRIE NATIONALE

N° 20

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe; d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays;

- de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après :
 - Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
 - Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
 - Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
 - Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

◆
Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

Charles Lin
aviateur an
visiter l'U.R.S.
sisté à la
l'Aviation Sov

FÊTE des AILES SOVIÉTIQUES



Une jeune et charmante aviatrice soviétique attend impatiemment, près de son appareil, le moment de voler.

Des jeunes élèves pilotes observent le vol de leurs camarades.

La grande fête annuelle de l'aviation soviétique, qui s'est déroulée le 18 août dernier à Moscou, a revêtu cette année une exceptionnelle grandeur. 400.000 spectateurs se pressaient autour du camp qui domine le canal Moskova-Volga. Staline, Molotov, Vorochilov et de nombreuses autorités dirigeantes de l'U.R.S.S. assistaient à ce magnifique spectacle. Charles Lindbergh, le premier vainqueur de l'Atlantique Nord, accompagné de sa femme, assistait à cette fête. Comme tous les spectateurs présents, il a applaudi les exhibitions intrépides des aviateurs soviétiques et a pu apprécier à leur juste valeur la parfaite technique de la construction aéronautique de l'U.R.S.S.

Au cours de cette journée, la jeunesse démontra d'une façon éclatante l'intérêt qu'elle portait à l'aviation. Et les jeunes ouvriers et ouvrières qui, durant leurs loisirs, apprennent à piloter, rivalisèrent d'audace, sinon de maîtrise, avec les meilleurs pilotes soviétiques.

Après avoir assisté à cette fête, Charles Lindbergh, qui entreprit une croisière aérienne à travers l'Union Soviétique, reçut dans toutes les villes un accueil triomphal.



Charles Lindbergh, le grand aviateur américain, vient de visiter l'U.R.S.S. après avoir assisté à la fête annuelle de l'Aviation Soviétique à Moscou.



leur temps,
où tout rit
le s'attache
chose de se
un peu, et
qui se boni-

esqu'on vou-
se, ou lors-
on, sans me
sais à cause
geais d'idée
Ça n'était
le prouver;
ad ça aurait
ouviens que
téchisme, et
ité, de l'in-
allait croire
j'avais beau
pas y arri-
le n'y point
moi-même.
volonté à
mais depuis
n ait voulu
our que je

me rendre
elui qui fut
ère Jardon.
ença à s'in-
s à Nancy
lait que ce
es réponses
is qu'on lui
ien du Ta-
le mariage
çonneux et
oute qu'on
quelque tour,
manquer de
il nous crût
mort de le
ur une ruse
adresse; ja-
coquinerie.
aire le bon
s profondes.
Ah! Nancy
i lui avait
petite, il lui
lui faisait
se presser.
ait, il n'y a
affaire, mais
ce qui peut
çon, et il
vait pas de
e venais à
on trop lon-
dait Nancy
ce. Ce vieux
apporté de
était petite,
cou, à la
e me disait
pas, parce
drole; mais
mon oncle,
qui ne le
ar-ci par-là
nir de loin,
elui qui ne
iquer fran-
ça faisait
eux renard
qu'il valait
urtant, un
s en temps
ça, Jardon,
Et si quel-
or! Atten-
choisi.

LE ROY.

ANNE

le supprime
a :
ion » sur
pour cha-
rier en te-
ci-après :
du Nord :
Française :
éparts jeu-
service bi-
et diman-
rient : ser-
le jeudi).

E, Service
Paris, sa
nt utiliser

TRICOT

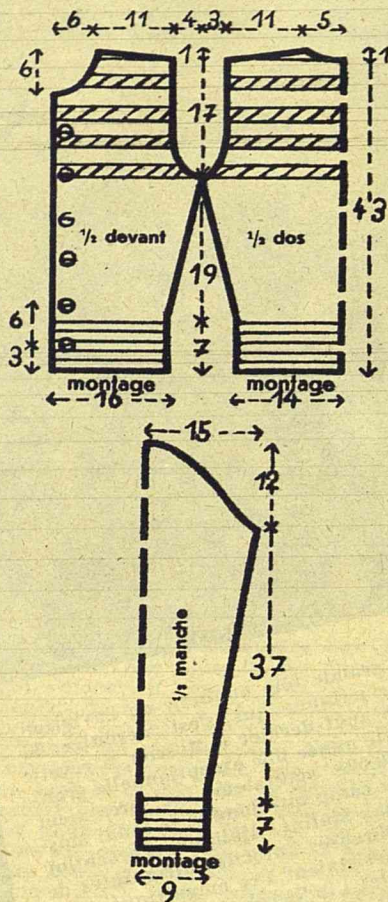
JE crois que l'on ne pourra jamais dire du tricot qu'il a vécu. Chaque année et depuis beaucoup d'années, la femme élégante s'aperçoit chaque saison, été comme hiver, que le tricot doit dominer dans sa garde-robe; et de saison en saison le tricot se perfectionne davantage. Il a d'abord l'avantage très grand, si nous sommes patientes, d'être facilement exécuté par nous-mêmes. De toute façon, il habille admirablement la femme. Bien fait, il doit pouvoir s'adapter au corps et dissimuler les défauts même des femmes les plus opulentes. Il se travaille aussi bien qu'un tissu et a souvent l'apparence d'un véritable tweed. Cette saison, le tricot se mélange au velours et au tissu. Pour le voyage, rien n'est plus agréable à porter, car il ne se froisse pas, il est à la fois chaud et léger, il peut être l'élément le meilleur pour un ensemble à transformation; tailleur de tricot, mettez un pull-over, il fera alors très sport, une blouse-chemisier en jersey de laine et pour obtenir un effet plus habillé une blouse de crêpe de Chine. Le chapeau devra être assorti aux trois tenues: un petit bonnet tricoté, un feutre sport et ensuite un feutre très élégant.

Le tricot se porte même pour le soir, la matière est alors en soie mate ou brillante et mêlée à un fil d'acier, d'argent ou d'or. Une robe longue de tricot ne se démode jamais, car elle est toujours très particulière. Il est également parfait pour les enfants, vous serez alors certaine qu'ils auront suffisamment chaud pour affronter n'importe quel vilain temps d'hiver. Les enfants grandissent, vous ajoutez dans le bas une bordure au crochet ainsi qu'à l'encolure et au bas des manches, cette bordure sera plus jolie si elle est d'un autre coloris que la robe à transformer.

Le tricot machine, dit jersey, vous donnera également toute satisfaction, il imite le vrai tissu et sera la matière rêvée pour le sport; en noir, il réalisera les robes les plus habillées et ô combien agréables à porter; n'importe quel bijou fantaisie l'égayera lorsque le noir mat vous paraîtra trop sombre.

Tricot... étoffe rêvée qui est celle la plus pratique et la plus agréable pour les robes simples qui nous conviennent si parfaitement et supporteront la vie active que nous menons toutes.

ROUGE-GORGE.

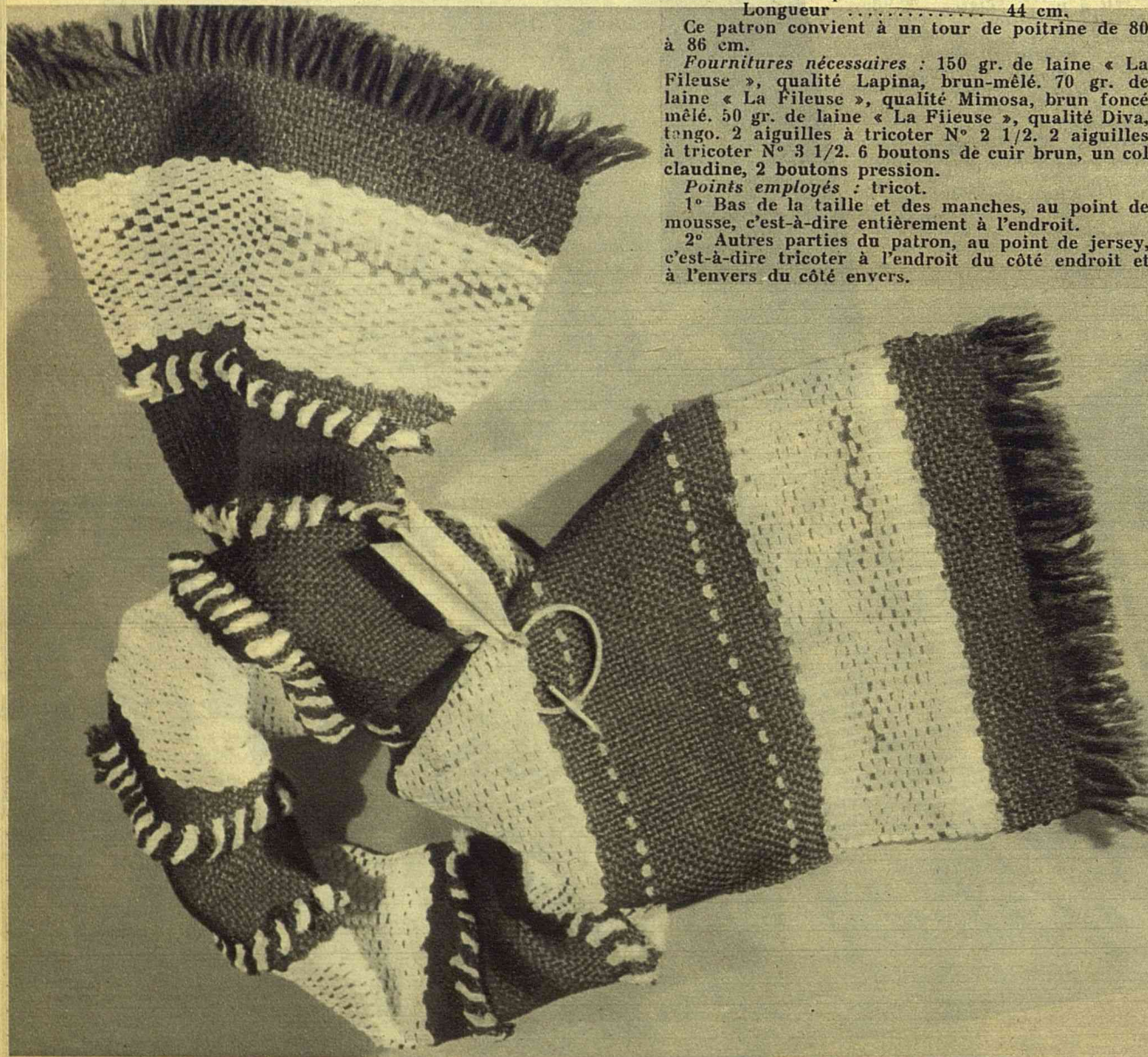


Les chiffres entre < > signifient cm.



Pull-over de sport, col claudine

ECHARPE EN LAINE NOIRE ET BLANCHE. HERMES (Photo Dorvyne.)



Mesures du modèle :

Tour de poitrine 80 cm.
Longueur 44 cm.

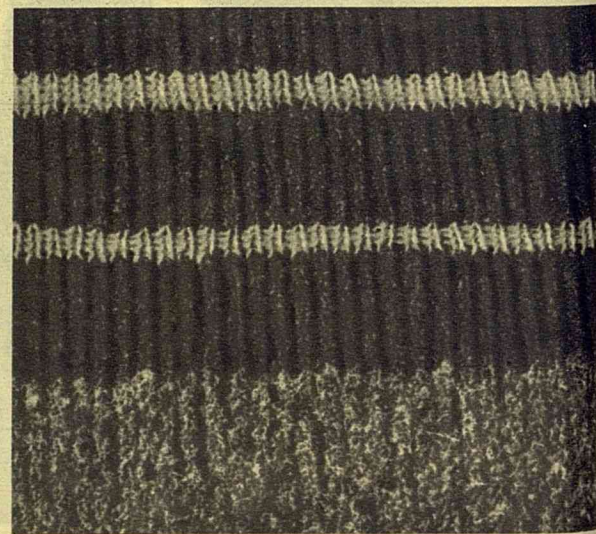
Ce patron convient à un tour de poitrine de 80 à 86 cm.

Fournitures nécessaires : 150 gr. de laine « La Fileuse », qualité Lapina, brun-mêlé. 70 gr. de laine « La Fileuse », qualité Mimosa, brun foncé mêlé. 50 gr. de laine « La Fileuse », qualité Diva, tango. 2 aiguilles à tricoter N° 2 1/2. 2 aiguilles à tricoter N° 3 1/2. 6 boutons de cuir brun, un col claudine, 2 boutons pression.

Points employés :

1° Bas de la taille et des manches, au point de mousse, c'est-à-dire entièrement à l'endroit.
2° Autres parties du patron, au point de jersey, c'est-à-dire tricoter à l'endroit du côté endroit et à l'envers du côté envers.

Marche du travail : Tricoter chaque partie exactement d'après le patron. Montage, voir patron. Tricoter le bas de la taille avec les aiguilles fines; 2 raies de mousse (= 4 aig.) en brun foncé, 2 raies de mousse tango. Continuer le dos sans augmenter avec les aig. 3 1/2 jusqu'à 3 cm. sous les emmanchures. Ici commence l'empiecement : 10 aig. de laine Mimosa brune, commencer l'emmanchure en même temps que les 4 raies de rouge qui suivent, 10 aig. de laine Mimosa brune, 4 aig. de rouge, 10 aig. de brune et ainsi de suite. Les deux côtés devant seront tricotés comme le dos pour la répartition des couleurs. Faire 6 boutonniers au côté de droite du devant; largeur des boutonniers 5 m., à 2 m. de la lisière et à 6 cm. de distance les uns des autres. Les manches commencent aussi avec 12 fois 2 raies (= 4 aig.) de mousse, mais en tricotant ici avec la laine Lapina et la laine Mimosa. Continuer ensuite avec les aig. 3 1/2 et augmenter 1 m. de chaque côté des lisières à chaque 20° aig. Coudre les boutons de cuir brun sur le côté de gauche du devant et fermer encore en haut et en bas avec 1 bouton-pression. Crocheter des mailles serrées autour de l'encolure et des lisières de fermeture, poser le col.



Mesur

Tour

Longu

Ce pa

poitrine

Fourn

laine de

20/4 fils

tricoter

Points

1° De

milieu d

sin indic

ci-dessou

2° Côt

dire à l

l'envers

les emm

3° Pat

boutonn

point de

droit des

C'est

froids se

vail et t

est plus

premiers

sent gla

chauffe

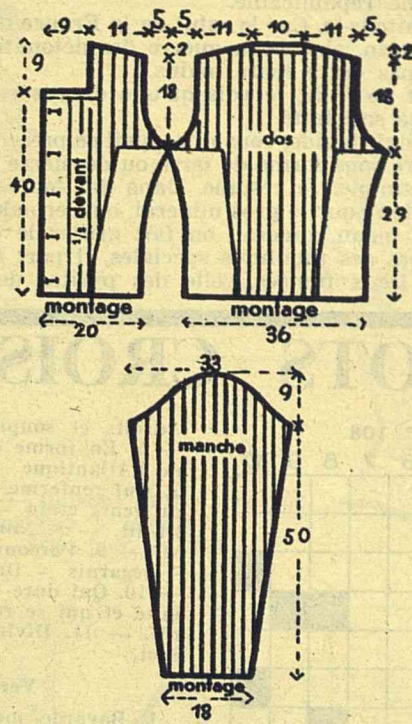
températ

ter, n'en

Un gil

bienvenu

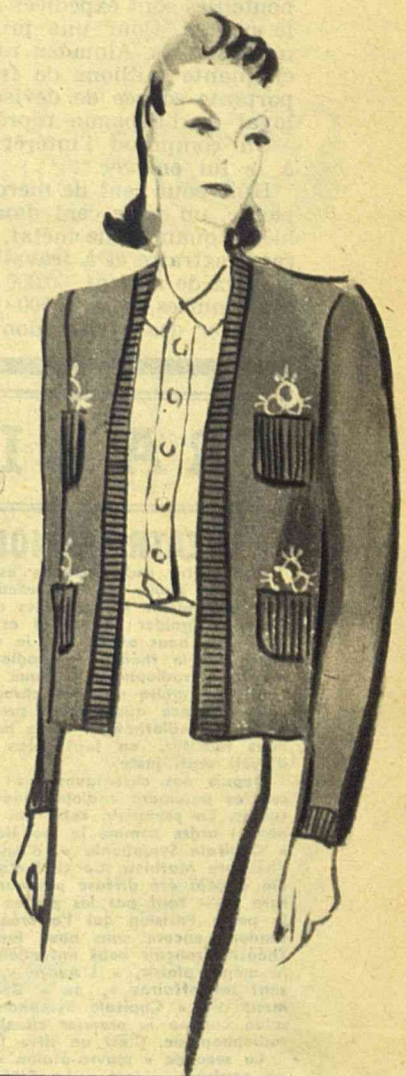
OTONS!



Les chiffres entre < > signifient cm.



CI-DESSOUS :
UNE JAQUETTE DE TRICOT BLEU MARINE, BORD A COTES, LES BRODERIES SONT SOIT EN LAINE BLANCHE, SOIT EN RAYONNE, LA BLOUSE EST UN CHEMISIER DE LAINAGE TRES FIN, IL PEUT ETRE EGALEMENT EN SOIE.



CI-DESSUS :
BLOUSE DE JERSEY A PETITES COTES MARRON BORDEE DE BEIGE, LE NŒUD EST EN CREPE DE CHINE MARRON; CETTE BLOUSE PEUT ETRE FAITE SOIT EN JERSEY MACHINE, SOIT A LA MAIN.

Gilet pour dame

Mesures du modèle :

Tour de poitrine 84 cm.
Longueur 48 cm.

Ce patron convient à un tour de poitrine de 84 à 90 cm.

Fournitures nécessaires : 350 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Ambra, 20/4 fils, vert mélangé. 2 aiguilles à tricoter N° 3. 5 boutons de bois.

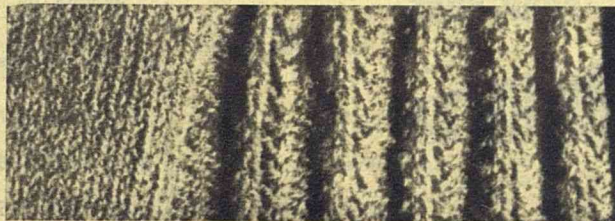
Points employés : tricot.

1° Devant de droite et de gauche, milieu dos, manches, au point de dessin indiqué par les patrons de mailles ci-dessous.

2° Côtés au point de jersey, c'est-à-dire à l'endroit du côté endroit et à l'envers du côté envers, jusque sous les emmanchures (voir patron).

3° Pattes du milieu devant pour les boutons, largeur 10 mailles au point de mousse, c'est-à-dire à l'endroit des 2 côtés.

Marche du travail : Chaque partie du gilet est tricotée séparément d'après les indications du patron. Montage, voir patron. Au dos et au devant, on augmentera de chaque côté 1 maille à l'endroit où commencent et finissent les côtes (parties lignées du patron) sur chaque 6° aig. On obtiendra de cette manière 4 nouvelles raies de dessin. Par contre, les parties tricotées en même temps au point de jersey auront toujours la même largeur. Le gilet est fermé au milieu devant par une bande de 10 m. de large, tricotée au point de mousse; à la bande de droite, tricoter 5 boutonniers et coudre 5 boutons à celle de gauche. Crocheter 5 rangs de mailles serrées autour de l'encolure comme suit : 1 rang couleur de fond, 1 rang d'une couleur de garniture (rose sur le modèle), 1 rang vert, 1 rang d'une autre couleur de garniture (jaune sur le modèle), et terminer avec 1 rang vert couleur de fond.



• PETITS CONSEILS •

C'est maintenant, et non quand les jours froids seront là, qu'il faut vous mettre au travail et tricoter les bons vêtements chauds. On est plus frileuse en automne qu'en hiver, les premiers jours humides et frais nous paraissent glaciaux. Et puis, n'oubliez pas que l'on chauffe d'après le calendrier et non d'après la température... Mais je ne veux pas vous attrister, n'en parlons plus, et soyons prévoyantes.

Un gilet de laine à manches longues sera le bienvenu, une écharpe aussi. Vous porterez le

gilet sous votre manteau d'été, vous mettrez l'écharpe avec votre tailleur qui prendra un air de demi-saison.

Evidemment, si on était tout à fait raisonnable, on se mettrait tout de suite à tricoter des gants, des chaussettes de laine. Peut-être l'avez-vous déjà fait sous le soleil torride d'une plage, et qu'un jour froid, en les mettant, vous trouverez dans la laine du sable blanc...

C'est si triste de penser que bientôt le soleil ne fera plus que luire...

Bon appétit!

Il est un légume qui n'est pas aussi répandu qu'il le mérite : abondant dans le jardin, sain à manger, se prêtant à toutes sortes de préparations. C'est la courgette.

COURGETTE SAUTÉE

Si vous trouvez les courgettes un peu grosses, achetez-les quand même : c'est à ce moment qu'elles sont avantageuses. Coupez-les en deux ou trois morceaux. Epluchez-les. Enlevez l'intérieur qui fait spongieux, en les creusant. Coupez-les en rondelles minces comme le concombre. Faites-les sauter au beurre 15 à 20 minutes, en les retournant souvent. Saler au début de la cuisson pour faire rendre l'eau. Servez tel que.

GRATINE DE COURGETTES.

Même principe jusqu'à la fin de cuisson que pour la recette précédente. Préparez une béchamelle épaisse au lait. Ajoutez un quart de fromage râpé. Mélangez bien aux courgettes sautées. Mettez le tout dans un plat à gratin et passez au four 10 minutes, le temps de faire dorer.

COURGETTES FRITES

Toujours même principe mais taillez les rondelles un peu plus grosses. Mettez-les à cru dans une pâte à beignets très légère et faites frire dans la grande friture comme des beignets aux pommes. Se mangent salées ou sucrées.

Ce légume réduisant beaucoup à la cuisson, employez-en plus que vous ne croyez devoir pour les premières fois.

SAINTE ZITE.

Mercure d'ALMADEN

Clef de la mort moderne

(Suite de la page 5)

Tel est l'enjeu 1938 d'Almaden !
Le mercure vaut 73 francs le kilo. Il pèse treize fois plus que l'eau. Son litre coûte mille francs. Ses bouteilles sont expédiées à Londres qui le vend par le monde. Pour une production d'environ trente mille tonnes, Almaden rapporte près de deux cent cinquante millions de francs. On voit quelle importante source de devises pour le Gouvernement loyal de l'Espagne représente le vif-argent.
On comprend l'intérêt qu'auraient les rebelles à le lui enlever.
Huit pour cent de mercure dans le cinabre d'Espagne, un pour cent dans celui d'Italie ? Pour la même quantité de métal, huit fois moins de minerai à extraire et à travailler. On voit la différence de prix de revient. 30.000 tonnes fabriquées, 800 de consommées, soit 29.000 tonnes avec lesquelles se procurer des devises dont le Reich a tant besoin.

Mussolini tient le même raisonnement. Et Franco se rend compte du gage qui tomberait aux mains des deux bonshommes ou rien que de l'un d'eux.
Aussi la fringale de mercure pourrait-elle devenir particulièrement néfaste aux agresseurs de l'Espagne républicaine.
Souhaitons-le. Car le salut de la France demande qu'Almaden, clef de la guerre des détonateurs, ne tombe pas entre leurs mains.
Avant de finir, je vois qu'une de vos curiosités n'est pas satisfaite.
Ce métal liquide, vous dites qu'il se présente dans la nature sous forme de terre ou de pierre ?
Très simple. Je résume. Dans des foyers dits ou d'Almaden pour le gros minerai, ou Cermak Spirek pour le menu minerai, on fait griller le cinabre. A travers des tubulures spéciales, il part donc en fumée. Deux fumées, celle des pyrites de fer et

celle du mercure dite vapeur mercurielle. Ces vapeurs produisent un effet de condensation. La vapeur de pyrite retombe ensuite, celle de mercure en gouttelettes. Ensuite, opération d'amalgamation, de triage, d'épuration et le liquide est mis en bouteille.

L'ensemble de ces opérations, mais surtout l'extraction et le grillage, demeure très dangereux. Les fournisseurs et les hommes du fond ne travaillent plus que quelques heures. Leur repos annuel par roulement équivaut à quatre mois. L'ouvrier travaille deux mois consécutivement dans les galeries ou aux fours puis passe un mois de congé dans le domaine de Castilseras.

Inutile de vous dire que cette législation humaine d'un travail terriblement nocif est l'œuvre surtout du comité qui, depuis l'été 36, dirige la mine. Il est composé de représentants directs du gouvernement, de techniciens d'état et de représentants des ouvriers librement désignés par eux.

Et l'on ne meurt plus dans les mines d'Almaden. Et le rendement a augmenté d'un tiers.
Les mineurs du mercure sont de grands lutteurs.

Albert SOULILLOU.

RADIO

LE THEATRE RADIOPHONIQUE

Le théâtre radiophonique est en plein essor. Nous avons ici, à plusieurs reprises, essayé d'esquisser les principes qui, selon nous, devraient guider ce nouvel art. Les premiers peut-être, nous avons fixé la nuance qui doit distinguer le théâtre « radiophonique » du théâtre « radiophoné ». Nous n'aurons pas la vanité de croire que nos chroniques aient eu une influence quelconque sur le développement du radiothéâtre. Nous nous bornerons à nous féliciter, en tout bien tout honneur, d'avoir senti juste.

Depuis nos chroniques sur ce sujet, deux œuvres purement radiophoniques ont été diffusées. La première, celle qui restera, jusqu'à nouvel ordre comme le modèle du genre, est « Capitale Symphonie », d'André Alléhaud et Théodore Mathieu. Ce chef-d'œuvre de la radio a déjà été diffusé plusieurs fois — chose rare ! — tant par les postes d'Etat que par le poste Parisien qui l'a créé. Et nous l'entendons encore sans nous lasser, comme au Théâtre-Français nous entendons toujours avec le même plaisir, « L'Avare », « Les affaires sont les affaires », ou « Cyrano ». Autrement dit, « Capitale Symphonie » peut être salué comme le premier classique du théâtre radiophonique. C'est un titre !

La seconde « œuvre-étalon » — comme dit un confrère — est « La Cité des Voix » de Pierre Descaves qui marque, elle aussi « l'entrée au théâtre du personnage-voix ». On nous promet, pour le 8 novembre, à Radio-Paris, une seconde pièce du même auteur : « Il était une compagnie ». Souhaitons qu'elle confirme les espoirs que la première a fait naître.

Le succès des œuvres d'Alléhaud et de Descaves est dû, pour une certaine part, au talent des « metteurs en ondes » et de leurs troupes. Depuis près de deux ans, André Delferrière a constitué et mis au point la vaillante équipe « Art et Travail » dont les créations ne se comptent plus et qui jouera, dans l'histoire du théâtre radiophonique un rôle comparable aux compagnies théâtrales du XVIII^e siècle. Qui sait si un jour « Art et Travail » ne sera pas la « Comédie-Française de la radio » ? Un autre animateur est Georges Colin, maître de la mise en ondes, qui a présidé, lui aussi, à tant de réussites.

Allons, le théâtre radiophonique est en bonne posture !

VOUS POUVEZ ENTENDRE

JEUDI 8. — Retransmission depuis l'Opéra-Comique (Radio-Paris, en soirée); Musse ou l'Ecole de l'Hypocrisie, 4 actes de Jules Romains, avec l'équipe Art et Travail (Paris-P. T. T., 20 h. 30); Les Précieuses ridicules, un acte de Molière; Quitte pour la peur, un acte de Vigny, avec la troupe de l'Odéon (Radio-Paris, 17 h.);

VENDREDI. — Le Prix Martin, 3 actes de Labiche et Augier (Radio-Paris, 20 h. 30); Œuvres de Messager (Poste Parisien, 13 h. 25).

SAMEDI. — Retransmission depuis l'Opéra (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, soirée); Le pain de ménage, un acte de Jules Renard (Radio-Paris, 20 h. 30).

DIMANCHE. — Les Trois Bossus, farce du moyen âge (Tour Eiffel, 20 h. 30); Une Femme libre, 3 actes de Salacrou, avec Alice Cocéa (Paris-P.T.T., 14 h.); Concert donné au Salon de T.S.F. (Radio-Paris, 15 h.); Retransmission Théâtre Antoine (Radio-Cité, 21 h.).

LUNDI. — Le Passé, 3 actes de G. de Porto-Riche, par la Comédie-Française (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); Retransmission depuis l'Opéra (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, en soirée); Les hommes et les livres, chronique de Philippe Soupault (Paris-P.T.T., 17 h.); Concert d'orgue depuis la Schola cantorum (Paris-P.T.T., 16 h.).

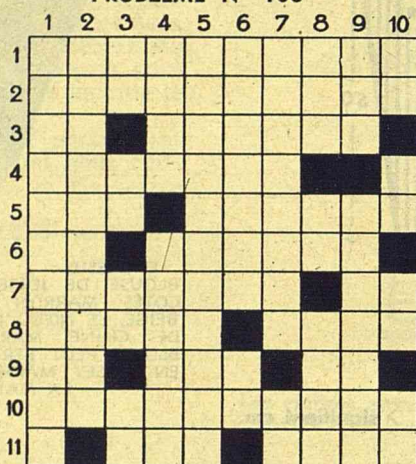
MARDI. — Retransmission depuis l'Opéra-Comique (Strasbourg, Rennes, Nice, en soirée); Chatterton, 3 actes d'Alfred de Vigny (Paris-P.T.T., 14 h. 30).

MERCREDI. — Concert depuis Vichy (Paris-P. T. T., Marseille, Grenoble, Strasbourg, 20 h. 30); Finale de J'ai fait cette chanson pour vous (Radio-Cité, 20 h. 45).

L'AUDITEUR X.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 108



Horizontalement

1. Celui qui fait connaître une chose cachée. — 2. Réunies par couple des travailleurs de la mer — 3. Saint. —

Adroits et souples. — 4. Introduction. — 5. En forme d'œuf - Unis. — 6. Ile de l'Atlantique - Prénom masculin. — 7. Qui renferme un métal peu courant du genre étain - Se remue dans un petit lit. — 8. Nommer - Ville de Suisse. — 9. Parcours des yeux à l'envers - Dégarnis - Deux lettres de Rennes. — 10. Qui dure un espace de temps limité et qui se renouvelle la même durée. — 11. Divinité scandinave - Crochet.

Verticalement

1. Bavarde médisante. — 2. Frappé d'admiration. — 3. Marche - Voyelle doublée. — Moitié de gavroche - Possessif. — 4. Chez le boucher - Tranches de poisson. — 5. Qui fait partie de la famille des plantes donnant des cosses. — 6. Règle mobile pour mesurer les angles - Sur le calendrier. — 7. Fabriques de plaques de métal - Note. — 8. Saison - Diphtongue - Fleur. — 9. Fin de participe pluriel - Qui contiennent des inexactitudes. — 10. Dans Reims - Plus fort que tous - Pas deux - Artiste.

SEPTEMBRE LE MOIS DES DOUCES VACANCES



POUR VOUS

regards tourisme

organise des vacances économiques et agréables.

Dites-le à vos amis, vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à
« Regards-Tourisme »
53, rue de Chabrol, Paris-X^e

Cinquante autres centres ont été étudiés pour vous.

Les prix indiqués comprennent : Le Voyage en chemin de fer, le Séjour complet (Chambre et repas); la Boisson (1/2 bouteille par personne et par repas); Taxe et transferts. Réductions importantes sur les excursions locales.

Renseignements et inscriptions à REGARDS-TOURISME, 53, rue de Chabrol, Paris (10^e).

Séjours de

Les belles plages	7	14	19
	jours	jours	jours
Berck	232	462	627
Fécamp	224	447	606
Deauville-Trouville	293	586	795
Saint-Malo	278	555	753
Dinard	278	555	753
Erquy	270	539	732
La Baule	308	616	836
Pornichet	308	616	836
Biarritz	270	539	693

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

“ BON DIMANCHE ”

Aller et retour A PRIX TRES REDUITS

VALIDABLES dimanches et jours fériés DELIVRES toute l'année.

♦ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine
♦ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8 à 30 fr. en 3^e classe
de 12 à 40 fr. en 2^e classe
ENFANTS DE 4 A 10 ANS
MOITIE DE CES PRIX
LE RETOUR est possible
D'UNE GARE QUELCONQUE

♦ de la zone d'arrivée
♦ d'une zone plus rapprochée
♦ ou d'une zone plus éloignée.
(moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-546 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e

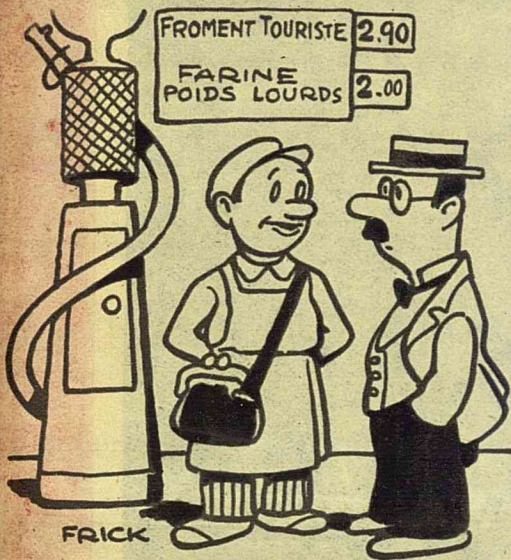
Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54

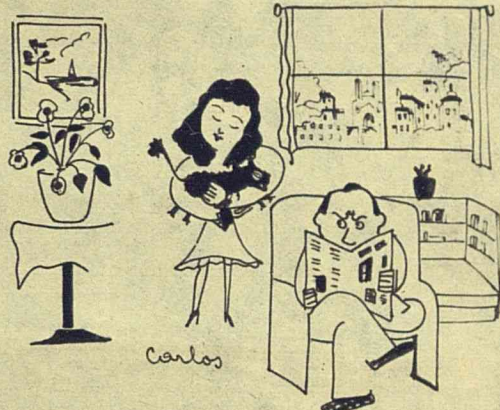
Humour



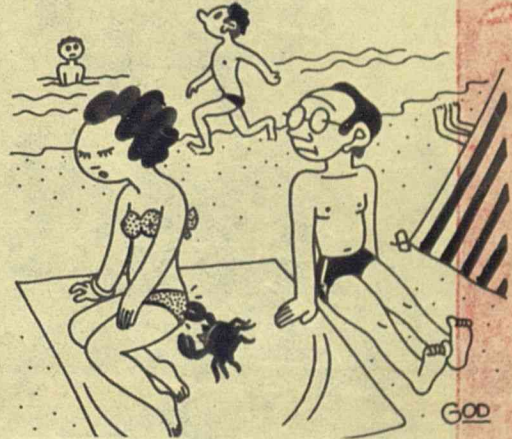
Lord Runciman impartial? Alors, de deux choses l'une : il donnera tort aux tchèques ou raison à Henlein!



— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal?
— Oh! pas grand'chose...

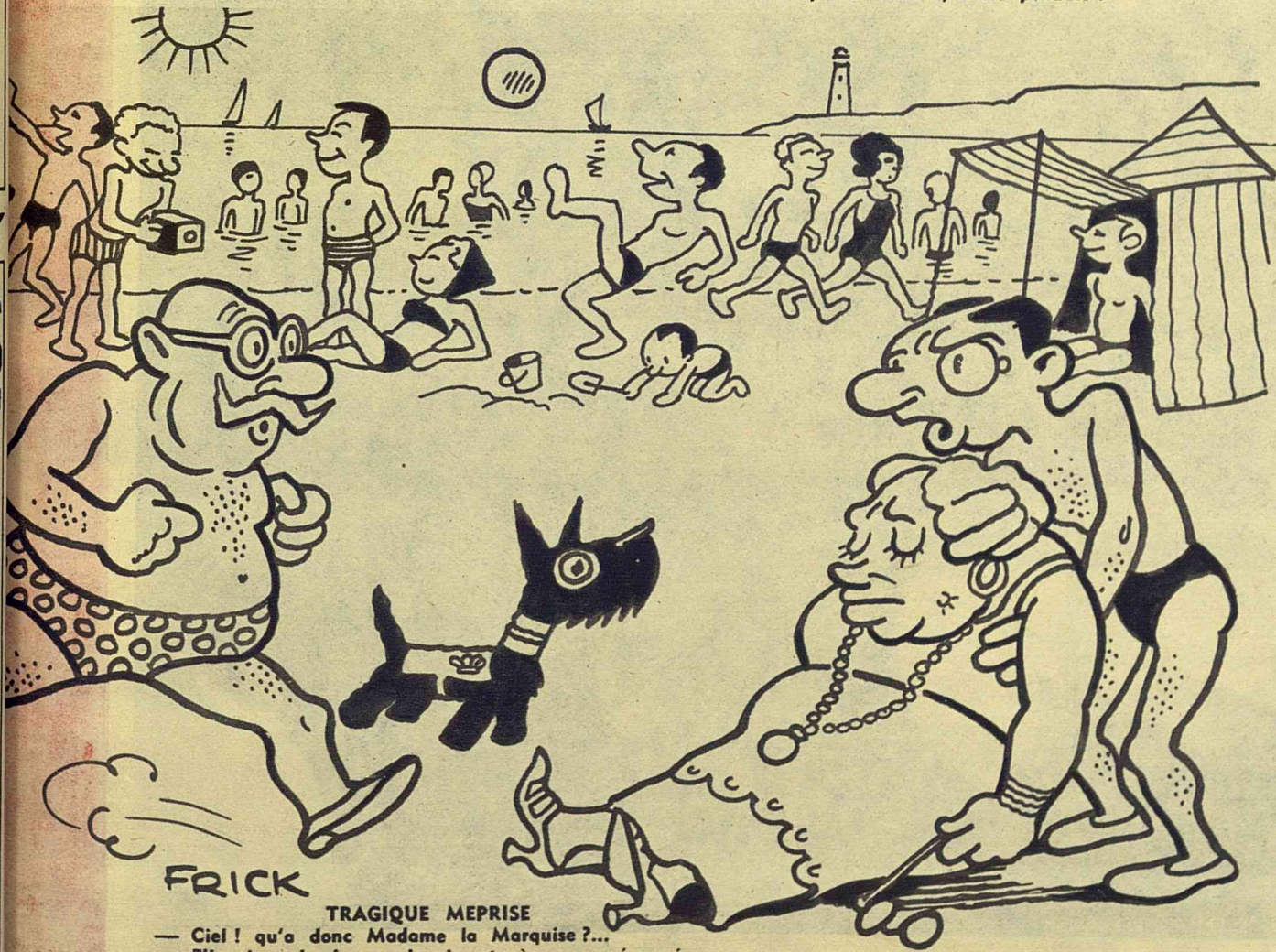


— C'est affreux! Cinq secondes de plus et la grosse pendule tombait sur Mirza.
— Tu vois bien qu'elle retarde, cette pendule!



MEPRISE
— Oh! Monsieur Gaston!

LES NOUVELLES INDUSTRIES
— Et elle se vend bien, cette essence de blé?
— Comme des petits pains...



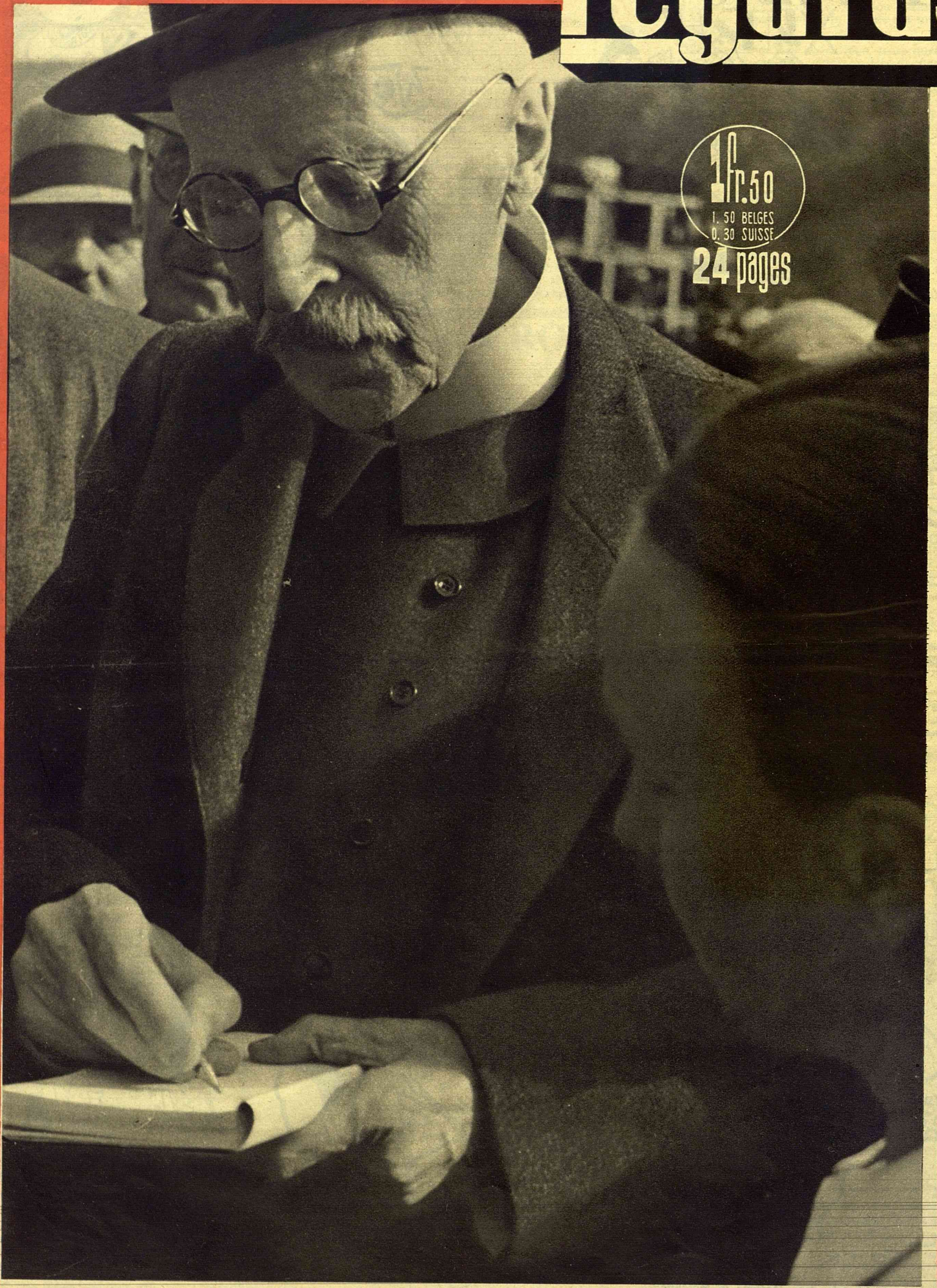
FRICK

TRAGIQUE MEPRISE
— Ciel! qu'a donc Madame la Marquise?...
— Elle vient de donner du vicomte à un congé payé...



AU FAIT
— Avec tout ce qu'ils gagnent, ces ouvriers, est-ce qu'ils ne pourraient pas les financer eux-mêmes leurs grands travaux!

regards



1^{fr.}50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

Les petits-fils de "Colas Breugnon" honorent Romain ROLLAN